

## Introduction

Il y a bien des années, un soir que je regardais distraitement la télévision, apparut tout à coup à l'écran le visage d'un jeune médecin que l'on interviewait. J'ai été immédiatement fascinée par l'éclat de son regard, par l'énergie qui s'en dégageait mais aussi par sa façon de parler, claire, précise, assurée. J'ai avoué à mon mari que j'aimerais bien connaître cet homme-là un jour. Il plaisanta gentiment. Bien des années ont passé et les hasards de la vie ont fait que j'ai été amenée à rencontrer ce médecin, dont je n'avais pas su retenir le nom. Quand nous avons été présentés, j'ai tout de suite reconnu son regard. J'étais très intimidée, consciente de me trouver face à un homme qui était devenu l'une des personnalités les plus marquantes de notre temps puisque j'avais devant moi le professeur Jean Bernard.

Au fil des rencontres, je découvris que derrière l'autorité du grand patron se cachait un homme très vivant, chaleureux, dont l'esprit était toujours en éveil. Le fréquenter était une fête.

Au moment où j'écris ces lignes, j'ai la chance de le rencontrer régulièrement et d'aborder avec lui de nombreux sujets. Une conversation avec le professeur Jean Bernard n'est jamais banale. Malgré son âge avancé —il entre dans sa quatre-vingt-quinzième année— il n'a pas abandonné cet esprit de recherche, cette exigence de vérité et cette mémoire très sûre qui font de lui un témoin privilégié de la traversée du vingtième siècle. Aussi l'idée m'est-elle venue d'écrire, à ma façon, sa biographie.

Pourquoi rédiger un ouvrage sur Jean Bernard ? N'a-t-il pas suffisamment écrit lui-même pour faire connaître son parcours, son travail, ses idées ? Chez lui, l'oeuvre du médecin apparaît toujours doublée de la réflexion de l'écrivain et il semble que rien d'essentiel n'en demeure caché.

J'aimerais malgré tout transmettre l'atmosphère de nos entretiens, révéler un peu plus l'homme que dissimule parfois la stature intimidante du personnage public. Il m'a paru nécessaire

de souligner cette dimension humaine du grand scientifique à l'heure où la médecine semble trop souvent devenue une affaire de technique et de moyens.

Une des choses frappantes qui caractérise cet homme singulier c'est qu'il a su donner à son savoir les dimensions d'une sagesse nourrie par toutes les expériences d'une vie. C'est d'abord en cela qu'il est exemplaire. Et je crois que c'est cet aspect là qui est susceptible de toucher aujourd'hui un vaste public, les jeunes notamment, qui pourraient éventuellement être déconcertés par l'ampleur de l'œuvre.

Cette biographie est sans prétention et non-exhaustive. D'autres, plus qualifiés, se chargeront de faire connaître plus précisément ce que cet homme hors du commun a apporté à la pratique médicale, à la recherche et à la réflexion philosophique.

J'ai cru bon de concevoir ce petit ouvrage comme une promenade dans la vie de Jean Bernard. Comme si elle était un vaste jardin, à l'image de ce parc du Luxembourg qu'il aime tant.

Si, après avoir lu ces quelques pages on a un peu l'impression d'avoir vécu un moment de complicité avec un être exceptionnel et si ce moment donne envie d'en savoir davantage, j'en serais très heureuse.

L'idée vous séduit-elle ? Alors accompagnez-moi rue d'Assas, dans cette rue aux immeubles un peu austères mais si rassurants et dont les pierres sont imprégnées de tant d'histoire.

Passons un portail. Nous y sommes. A chaque visite je retrouve mon trac de la première fois. C'était en 1986, ma main se crispait sur mon sac, mon cœur battait à grands coups dans l'ascenseur qui m'emportait vers les hauteurs du cinquième étage.

Une pression du doigt sur le bouton de la sonnette et le visage souriant de la secrétaire m'accueille. Je patiente un instant dans le petit salon-boudoir qui est pour moi un sas entre deux mondes : celui de la vie ordinaire et celui de l'intelligence et du savoir. Une porte s'ouvre en éventail ; Jean Bernard accompagne son mouvement d'un geste aimable, s'efface pour me laisser passer. Souriant, en costume sombre, je le retrouve toujours égal à lui-même depuis tant d'années

et il m'intimide toujours autant. Un clin d'oeil au jardin du Luxembourg, en bas, sous les fenêtres et je me retourne vers mon hôte. L'âge n'a pas de prise sur lui ; à peine si les paupières s'alourdissent comme des rideaux de théâtre au-dessus de ce regard étonnamment brillant et vif. Après quelques brefs échanges de politesse nous nous installons côte à côte, face au magnétophone. Une longue bibliothèque couvre un mur entier et je me plais à penser que les pages de ces livres sont aussi vivantes, à leur façon, que les feuilles des arbres au dehors. A mon esprit se présente naturellement ce vers de Baudelaire : “Là, tout n'est qu'ordre et beauté...” Notre entretien commence.

Voici les souvenirs d'une vie d'exception grappillés au fil des heures et présentés selon le souhait du professeur Jean Bernard en toute simplicité.

Il m'est arrivé à plusieurs reprises de compléter ma modeste perception de l'homme de science en m'inspirant des livres remarquables dont les titres sont précisés à la fin. La lecture de ces ouvrages sera profitable à tout lecteur curieux de mieux connaître l'homme, le médecin et le chercheur.

### [L'enfance et les années de formation](#)

La brume du matin se dissipe dans les frondaisons du Jardin du Luxembourg. Un homme d'allure discrète, en costume sombre et aux cheveux argentés, se promène d'un pas alerte dans les allées où les passants sont encore rares. Il s'arrête, s'assied sur un banc, tire de sa poche un volume de Virgile ou de Rousseau. De temps à autre, il lève les yeux de son livre pour contempler ce décor verdoyant et lumineux, le même qu'il peut observer depuis la fenêtre de son appartement, rue d'Assas. Puis il reprend sa promenade, se remémorant un poème ou une ode mise en musique...

Son regard erre à présent sur la façade du Sénat, si majestueuse. Il y a trois ans déjà, dans ce palais on a fêté ses quatre-vingt-dix ans, à quelques dizaines de mètres du bassin où, jadis, il lançait des bateaux à l'assaut des vaguelettes. Entre deux lieux si proches, toute une existence, si pleine et qui pourtant paraît si brève...

Cette vie commence à Paris, sur la rive droite de la Seine. C'est là, square Saint-Ferdinand, dans le 7ème arrondissement ( aujourd'hui rue du Colonel Moll ), que Jean Bernard est né le 26 mai 1907. Le nouveau-né est un parisien de souche, puisque ses deux parents sont eux aussi natifs de la capitale. Son père, Paul Bernard, est d'origine lorraine ; après ses études à l'Ecole Centrale, il est devenu ingénieur et a épousé Andrée Paraf qui lui a donné trois garçons et une fille.

Le petit Jean ne séjourne pas longtemps sur la rive droite. Il a trois ans lorsque ses parents traversent la Seine pour s'établir sur la rive gauche qui restera son domaine d'élection. Du domicile de la rue de Bagneux il a gardé un de ses premiers souvenirs d'enfance : le son d'une cloche, celle de l'école Saint-Nicolas qui l'éveillait chaque matin. Peut-être est-ce de là que viennent sa ponctualité pointilleuse et son habitude de se lever tôt ?

Durant ces premières années, il passe beaucoup de temps à la maison. A l'époque, les enfants ne vont pas à la maternelle. Les mères font leur éducation et ne les envoient à l'école qu'à l'âge de raison. Son grand plaisir, c'est d'accompagner sa mère au jardin du Luxembourg. Il y a tant à voir, tant à découvrir dès que l'on met le pied dans la rue !.. C'est encore l'époque des voitures hippomobiles. Il se souvient des lourds omnibus tirés par des chevaux. Dans les montées on faisait descendre les voyageurs, seules restant assises les personnes âgées. Quant au jardin du Luxembourg, un des coins de nature les plus civilisés de Paris, il est beau en toutes saisons. L'été, les enfants lancent des voiliers qui vont chavirer sous les retombées d'un jet d'eau devenu pour une heure centre du monde. L'hiver, le bassin se transforme en patinoire et ce sont des dizaines de petites silhouettes encapuchonnées qui tracent dans le froid des arabesques sans fin.

Un autre grand plaisir consiste à faire un tour de manège sur les chevaux de bois. Ils sont redevenus à la mode aujourd'hui, ces manèges. Comme les jeux, comme les rires enfantins, ils n'ont pas d'âge, ils appartiennent à cette partie de notre être que le temps et les modes ne troublent

pas.

De cet éternel présent font aussi partie les goûts et les odeurs. Jean Bernard se souvient encore du parfum de cette boisson douce, un peu écoeurante, appelée coco, que sa mère lui achetait à l'échoppe d'une vieille femme vêtue de noir, au visage tout ridé. Elle vendait du coco mais aussi des dragées d'anis très blanches, des jujubes, des réglisses, des sucres d'orge... Un trésor apparemment inépuisable...

D'autres trésors, qui eux non plus ne perdront jamais leur valeur, ce sont les livres...

Le petit Jean a toujours vu sa mère un livre à la main. Elle est belle, intelligente, sensible. Il baigne grâce à elle dans la littérature et la poésie, ce qui le marquera pour toujours. A six ans, il sait lire. Ses auteurs préférés sont Daniel Defoe et Jules Verne.

En 1914, les premiers bruits de guerre rappellent à la famille des souvenirs cruels : la grand mère maternelle de Jean est restée enfermée dans Paris durant le siège de 1870. Comme d'autres parisiens elle a survécu en mangeant du chat et du chien ; après s'être nourrie de la viande des animaux du Parc Zoologique... Pour éviter le retour d'une pareille situation, Jean, ses deux frères, sa soeur et sa mère vont s'installer à Couëron, près de Nantes, où le grand-père dirige une usine. Ils y resteront jusqu'en 1917. C'est à l'époque toute une expédition. Le voyage ne se fait plus en voiture attelée mais en automobile. Comme celle-ci ne dépasse guère le soixante à l'heure, pour aller à Nantes il faut faire étape, dormir en cours de route...

De la guerre, le petit Jean retiendra peu de choses : il apprendra la mort d'un oncle et de deux cousins germains, tués au front. Mais il gardera aussi le souvenir d'un homme qui l'a profondément marqué : son instituteur, Monsieur Joubert, qui dans sa classe unique prenait en charge les enfants de huit à douze ans. C'était un de ces "hussards noirs" de la République qui savait manier l'autorité aussi bien que l'indulgence.

L'intelligence de Jean, cultivée par ce bon maître, s'épanouit et on l'autorise à sauter une classe, comme il était d'usage autrefois et comme on le fait encore aujourd'hui pour les élèves

brillants. Il ne suivra pas les cours de la classe de sixième mais une fois par semaine il se rendra à Nantes pour prendre des leçons particulières.

Bientôt, Paul Bernard rejoint sa famille à Nantes.

A la fin de la guerre c'est le retour à Paris. Jean est inscrit en classe de quatrième au lycée Louis-le-Grand. Un jour de novembre, en plein cours de mathématiques, un son puissant et grave fait trembler les vitres : le bourdon de Notre-Dame annonce la formidable nouvelle. Les cloches et les carillons des églises lui répondent aussitôt. Quelques élèves sont déjà debout, prêts à se joindre à la foule qui grossit les rues pour célébrer la fin des combats. C'est le 11 novembre 1918 et c'est l'armistice ! Mais le professeur de mathématiques —un autre de ces hussards noirs si rigoureux— demande le silence et reprend son cours comme si de rien n'était. Une leçon de maîtrise que Jean n'est pas près d'oublier et qui l'a peut-être autant marqué que l'armistice proprement dit.

Cela n'empêche pourtant pas de fêter le retour à la paix. Dès la fin des cours, les élèves se joignent à la marée humaine qui emplit la place de la Concorde. La chape de plomb qui pesait sur le pays semble se soulever, il fait tout reconstruire mais pour les jeunes générations l'avenir apparaît maintenant grand ouvert.

Calme, la vie se déroule entre le lycée et les promenades sur les grands boulevards en compagnie de ses frères et de ses camarades.

Leur jeu préféré consiste à organiser des courses autour du Jardin du Luxembourg : obligation impérative d'en faire trois fois le tour ! L'arrivée est devant le Sénat.

A celle époque, les bancs du jardin sont gratuits mais il faut louer les chaises. Pour les enfants c'est l'occasion de chamailleries sans fin avec les chaisières qui essaient tant bien que mal de faire respecter le règlement. Les frasques des petits sauvageons de l'époque ne vont pas très loin : elles s'achèvent par des courses-poursuites et des rires.

Pourtant un jour le rire de Jean s'éteint brusquement. Il a tout juste treize ans quand en 1920

sa mère disparaît, foudroyée par une crise cardiaque due à un rhumatisme articulaire aigu. A l'époque, cette complication gravissime d'une angine à streptocoque, détruisant les valves cardiaques, n'était pas rare. Elle aujourd'hui pratiquement disparu, grâce aux antibiotiques... Durant la guerre les terribles réalités de la vie lui parvenaient amorties par le milieu familial. Celle-ci le frappe de plein fouet.

Les quatre enfants sont accablés, désorientés. Paul Bernard ressent très durement la perte de son épouse. Pour oublier il s'abrutit de travail. Trop adonné à ses affaires, il demande à sa soeur, vieille fille, de s'occuper des enfants. Bien sûr elle ne remplacera pas la mère disparue mais fera de son mieux pour remplir sa tâche.

Pour Jean, la blessure est profonde ; plus rien n'est clair dans sa tête. Du coup, ses résultats scolaires s'en ressentent. Il redouble sa troisième au lycée, ce qui le replace au niveau de sa classe d'âge. Il se laisse influencer par quelques éléments indisciplinés. Il a notamment pour camarade un élève très chahuteur, le petit Tixier-Vignancourt qui deviendra le célèbre avocat et homme politique. Durant la guerre ils prendront d'ailleurs des positions radicalement opposées.

Même pendant cette période, la passion pour la lecture ne quitte pas le jeune garçon. Il y retrouve sans doute une complicité avec sa mère, par-delà la séparation.

Ainsi, en rentrant du lycée un soir de juin 1921, il s'arrête devant l'étalage d'une librairie qui propose des livres d'occasion : la Maison des Amis des Livres, au numéro 7 de la rue de l'Odéon.

La maîtresse des lieux est une femme imposante, à la tête ronde, aux cheveux courts. Vêtue d'une large jupe de laine crue, elle trône sur une chaise de paille. Jean découvre bientôt que cette aimable matrone permet, contre un modique abonnement, d'emprunter autant de livres qu'on veut.

Pour de nombreuses années il va devenir un client assidu de cette librairie où l'on trouve toutes les nouveautés peu de temps après leur parution.

Il apprendra que la patronne est bien connue : il s'agit d'Adrienne Monnier. Sa boutique est un salon littéraire permanent où se retrouvent les écrivains en vogue.

Au début, intimidé, Jean s'en tient à un rôle d'observateur. Il remarque que les clients se divisent en trois catégories : d'abord les simples amateurs de livres, puis les amis d'Adrienne,

lesquels ont accès à une sorte de “ruelle” à l'intérieur de la citadelle. Ensuite, classe intermédiaire entre ces deux extrêmes, les jeunes gens qui se laissent conseiller dans leurs choix, guider dans leurs lectures par cette femme au goût sûr dont la voix est curieusement douce et ferme à la fois.

Jean Bernard a gardé d'elle le souvenir d'une personnalité complexe, autant spirituelle que gourmande, aussi experte en belles lettres qu'en cuisine rustique. Dans ses premiers poèmes, elle-même se définit comme “mi-aristocrate, mi-paysanne” et décrit sa librairie comme une curieuse institution, à moitié ferme, à moitié couvent.

Jean devient un habitué de sa librairie. Il s'y sent à l'aise comme un oiseau apprivoisé. Jusqu'à la fin de la guerre il s'y rendra chaque semaine, parfois même tous les jours. Il y croise de temps en temps Léon-Paul Fargue. Paul Valéry est un familier des lieux. C'est Adrienne qui a édité son " Album de vers anciens " et organisé la première lecture de “La jeune Parque”.

Au fil des ans, c'est toute la fine fleur de la littérature que Jean voit défiler chez Adrienne : Valéry Larbaud, André Gide, Samuel Butler, James Joyce, Jules Romains... Adrienne s'y entend pour faire coexister les tempéraments les plus contraires. Elle accueille Claudel aussi bien que les surréalistes : Aragon, Soupault, Breton... Elle aime les poètes ; Saint-John Perse et Reverdi sont ses familiers. Elle apprécie beaucoup un homme étrange aux airs de charmeur de serpents et qui n'est autre qu'Henri Michaux. C'est dans cet endroit inspiré que Jean Paulhan lit à haute voix ses “Fleurs de Tarbes”. Mais, sans que l'on sache très bien pourquoi, ni Marcel Proust, ni François Mauriac, ni André Maurois n'ont droit de cité en ces lieux...

Cinquante ans plus tard, retrouvant à l'Académie Française André Chamson qui a aussi fréquenté cette librairie magique, Jean Bernard évoquera avec lui la voix inoubliable d'Adrienne Monnier. Selon la curieuse formule de Chamson, cette femme faisait penser, à “une étoile séchée au soleil sur les herbes d'une montagne”...

Les Bernard, durant leur enfance, n'ont pas connu que les seules rues de la capitale. Chaque été, ils partaient en vacances près de Compiègne, dans le village du Vieux Moulin. C'est là, peut-être, que s'est développé chez Jean Bernard ce sentiment de la nature qui l'attachera plus tard à un village charentais et lui inspirera plusieurs poèmes bucoliques.

La campagne, c'est aussi l'endroit idéal pour faire du vélo. Un jour, l'année de ses treize ans, Jean décide avec ses deux frères d'aller jusqu'à Paris à bicyclette. Voilà les trois garçons partis à quatre heures du matin. Mais ils ne vont pas bien loin : après quelques kilomètres une patrouille de gendarmes les arrête pour défaut d'éclairage et les conduit en prison ! Heureusement l'incarcération ne dure pas longtemps : au bout de trois quarts d'heure le jour se lève et les gendarmes n'ont plus aucune raison de retenir les trois enfants qui repartent en direction de Paris. Cet enfermement bon enfant est comme l'annonce d'un autre, celui-là plus sévère, qui aura lieu pendant la guerre. Mais n'anticipons pas... Quant à la bicyclette, c'est aussi pendant l'Occupation allemande que Jean sera amené à l'utiliser fréquemment pour ses consultations. Il découvrira à cette occasion combien le relief de Paris est accidenté !

Mais on ne pense pas alors à une possible nouvelle guerre.

Tout le monde est persuadé que celle de 14-18, comme on a pris l'habitude de l'appeler, était bien “la der des ders”... D'ailleurs, depuis cette boucherie effroyable, une autre calamité a marqué les esprits : l'épidémie de grippe espagnole, survenue aux lendemains de 1918, a fait plus de victimes que les combats ! Pour Jean il est évident que tous les ennemis de l'homme ne portent pas un casque à pointe et que le métier de soldat n'est pas le seul qui permette de protéger ses concitoyens.

Un métier, justement, parlons-en... Pour Jean qui, à dix-sept ans, quitte le lycée Louis le Grand, se pose la question de son avenir.

La famille a déjà tracé sa carrière : il sera ingénieur, polytechnicien ou fera Centrale. Il suivra les traces de son père, lui-même centralien. C'est une sorte de tradition familiale : son grand-père maternel, deux oncles et deux cousins sont polytechniciens... Mais l'hérédité n'est pas toute puissante, et il ne ressent aucun enthousiasme pour cette voie... En fait, il hésite entre deux professions ou, pour mieux dire, entre deux vocations : celle de médecin ou celle d'écrivain. Il connaît par coeur des centaines de vers. Il rêve d'être, lui aussi, poète ou romancier... Enfant, il a écrit deux tragédies —elles ont été perdues plus tard lorsque la police allemande l'a arrêté.

Mais doit-il faire de cette inclination une profession ? Tant d'écrivains végètent dans l'ombre et le besoin. Il en a croisé plus d'un dans la boutique d'Adrienne Monnier. Le soleil de la renommée n'en réchauffe que quelques-uns. A quoi cela sert-il d'empiler dans ses tiroirs des liasses de feuilles que personne ne lira ?.. Tandis qu'un médecin, ne serait-ce qu'un bon généraliste, peut tout de même se rendre utile...

Ainsi, n'étant pas sûr de son talent et craignant d'être un écrivain médiocre, Jean opte finalement pour la médecine.

Pour autant, l'écriture et la littérature ne disparaîtront pas de sa vie. Le nombre et la qualité des ouvrages qu'il publiera en témoignent. Ils ont de quoi rendre jaloux plus d'un plumitif professionnel.

La famille ne s'oppose pas à son choix. Puisque son frère cadet se décide à préparer l'Ecole Centrale, la tradition familiale est respectée...

En 1924, Jean entre donc à la Faculté des Sciences pour y préparer le PCN, certificat d'études physiques, chimiques et naturelles qui introduisent à la médecine. C'est un peu une année de détente entre le bachot et les années de médecine qui exigent un travail intense.

Il se souvient d'avoir étudié en détail l'anatomie de l'escargot, animal pour lequel il a gardé beaucoup de sympathie.

La première année, d'une importance capitale, ne présente pas pour lui de difficultés particulières ; il a l'habitude d'un travail soutenu et régulier.

Les promenades botaniques sont peut-être le moment le plus attendu de cette année d'études. Au printemps, étudiants et étudiantes s'égayent en effet dans les près, non pour batifoler mais pour apprendre à reconnaître les plantes dans leur milieu et à déchiffrer la nature. Au moment de l'examen il faut identifier les plantes contenues dans divers flacons. Mais un garçon de laboratoire soudoyé par les étudiants révèle qu'il suffit de lever les flacons : le nom des plantes est écrit dessous !

L'ambiance est joyeuse. L'énergie et la générosité de la jeunesse poussent les étudiants à réaliser un petit spectacle au bénéfice des Bonnes Oeuvres. A cette occasion, Jean oublie sa

timidité pour monter sur scène. Il écrit la plupart des textes de la revue : c'est pour lui l'effort le plus intense de cette première année. Il joue le rôle d'un conférencier racontant "L'histoire du PCN à travers les âges." Des comparses dispersés dans la salle doivent le huer, monter sur scène pour l'en chasser et donner ainsi le coup d'envoi au spectacle. Mais de nombreux spectateurs, également complices, prennent la défense du jeune conférencier et tentent de chasser les perturbateurs. Il s'ensuit un chahut général avant que le mal-entendu soit dissipé...

En 1925, âgé de dix-huit ans, Jean pénètre pour la première fois dans une salle où sont alités des malades. C'est à l'hôpital Cochin, dans le service d'un professeur éminent : Fernand Vidal.

Est-ce la vue des malades ? la chaleur trop forte ? l'odeur de l'éther ? Le jeune étudiant tombe évanoui. Peut-être sa sensibilité, si vive, a-t-elle vacillé devant l'ampleur de la souffrance ?.. On le ranime, il se ressaisit. L'incident ne se reproduira plus.

A l'époque où Jean Bernard commence ses études de médecine, on se rend à l'hôpital dès le premier jour. Ainsi, des jeunes gens se trouvent-ils brusquement confrontés à la souffrance et à la mort. Jean découvre aussi autre chose qui le choque beaucoup : l'indifférence de la plupart des médecins vis-à-vis de leurs malades. A cette époque, en effet, seuls les pauvres vont à l'hôpital, les riches étant soignés à la maison. Ainsi les médecins, eux-mêmes bourgeois aisés, méprisent-ils souvent les pauvres diables sur lesquels ils exercent leur art. On s'emploie donc fort peu à calmer la douleur, sinon par quelques bonnes paroles. Le malade est plutôt considéré comme un objet d'étude, un cas plus ou moins intéressant qui propose une sorte d'énigme à résoudre. Aussi attache-t-on une grande importance à l'exactitude du diagnostic. Bien sûr on cherche à soigner, à guérir. Mais à guérir le cas plutôt que le malade.

La médecine française s'est ainsi longtemps distinguée par le fait qu'elle ne s'attaquait pas à la souffrance. On a longtemps exagéré les risques du traitement à la morphine. Aujourd'hui, il en va heureusement autrement et les médecins français prescrivent plus couramment des médicaments anti-douleur. Jean Bernard en a fait lui-même l'expérience lors d'un récent accident. Sur son lit d'hôpital, il pouvait régler à volonté le débit d'une pompe à morphine pour calmer ses

douleur. Il n'est pas devenu morphinomane pour autant.

Jean apprend donc à l'hôpital les quatre temps de l'examen : inspection, palpation, percussion, auscultation... Il découvre sous leurs aspects multiples les fièvres, les douleurs, les sensations d'oppression...

Ce moment de prise de contact avec le malade sera toujours pour lui essentiel : ce n'est pas une machine en panne que le médecin a devant lui, mais un être humain, un être qui lui ressemble comme un frère.

Il faut être doublement attentionné : entrer en sympathie avec celui ou celle que l'on a en face de soi et déchiffrer à travers ses symptômes l'identité de sa maladie. C'est autant une discipline du cœur qu'une discipline de l'esprit.

Chaque étudiant stagiaire est responsable de quatre lits. Il examine les patients et donne les premiers soins.

Le premier malade auquel se consacre Jean se prénomme Marcel. Il a cinquante ans. Tout de suite, la communication s'établit entre eux. Ce malade, qui s'exprime avec beaucoup de difficultés, se laisse aller à des confidences sur sa vie privée. Il est ouvrier ajusteur aux usines Renault et a dû cesser ses activités à cause d'ennuis cardiaques. Ses jambes sont gonflées, il a le souffle court... Jean l'ausculte et remarque l'alarmante irrégularité de son rythme cardiaque : le cœur de cet homme est aux extrêmes limites de l'épuisement. Soudain Marcel se tait. Il suffoque. Malgré les efforts du jeune stagiaire l'oppression s'accroît. Puis le pouls faiblit. Bientôt le corps du malade ne répond plus aux stimulations. Il faut se rendre à l'évidence : Marcel est mort. Jean reste un moment désespéré devant ce corps dont la vie vient de s'évanouir devant lui. Expérience terrible, toujours vécue par le médecin comme un échec personnel. Il n'oubliera jamais cet instant.

En fait, l'époque où il commence ses études est celle de la "médecine inefficace", comme il se plaît à la nommer. Les maladies bénignes guérissent toutes seules ; quant aux maladies graves elles sont toutes mortelles.

Le progrès en médecine n'est pas continu et graduel mais procède par à-coups. Depuis l'Antiquité jusqu'au dix-neuvième siècle l'évolution est très lente. Ainsi, l'anesthésie n'a été

découverte qu'aux alentours de 1850 par un dentiste américain. Jusque là on utilisait l'alcool, censé troubler suffisamment l'esprit pour faire oublier la douleur.

Or, en quelques années, Jean Bernard voit la médecine révolutionnée par l'usage de nouveaux médicaments. Ainsi en 1933, quatre-vingt-quinze pour cent des malades atteints d'érésipèle succombent. En 1938, grâce à quelques comprimés de sulfamides ils survivent tous... En 1951, il connaît la première guérison de méningite tuberculeuse... Il sera l'un des acteurs privilégiés de plusieurs victoires aboutissant à une médecine de plus en plus efficace.

Les stages hospitaliers ont lieu le matin. Après un repas pris sur le pouce, les étudiants courent vers les salles de travaux pratiques d'anatomie, rue de l'Ecole de Médecine. Là, des maîtres —appelés prosecteurs— leur apprennent la dissection.

Jean est très ému lorsqu'il se trouve face à son premier cadavre. Cinq étudiants sont groupés autour du corps : un à la tête, deux aux membres supérieurs, les deux autres identifiant les muscles, les nerfs, les artères, les veines. Comment ne pas penser au fameux tableau de Rembrandt ? Mais en ce début de vingtième siècle, les visages sont plus juvéniles et les blouses blanches ont remplacé les habits noirs. Cependant, l'intensité, la curiosité sont les mêmes.

Peu à peu, avec l'habitude, une sorte d'indifférence s'installe face à ces corps formolés, préparés, deshumanisés. Elle peut même aller jusqu'à une familiarité de mauvais goût : on oublie qu'on a devant soi le cadavre d'une personne humaine.

Dans “La Pierre d'Horeb”, Georges Duhamel évoquant ses propres souvenirs d'étudiant en médecine, décrit un garçon d'anatomie portant une tête dans chaque main et s'en servant pour pousser les portes devant lui... Et qui n'a entendu parler de ces carabins faisant des plaisanteries macabres avec des morceaux de cadavres ?

Sans doute faut-il voir dans cette insensibilité affectée, dans ce goût prononcé pour l'humour noir, un moyen de défense, une résistance à l'horreur trop évidente de la mort... C'est aussi probablement un moyen d'intensifier le sentiment de la vie en présentant d'une manière exacerbée et grotesque sa face tragique.

Après avoir écrit : “Tu ne meurs pas de ce que tu es malade ; tu meurs de ce que tu es

vivant”, Montaigne cite les Egyptiens qui “au milieu de leurs festins et parmi leur meilleure chère faisaient apporter l'anatomie sèche d'un corps d'homme mort pour servir d'avertissement aux convives.” Apprendre à regarder la mort, n'est-ce pas le début de toute philosophie, le commencement de toute sagesse ?

Un après-midi par semaine, les étudiants pratiquent l'anatomie microscopique, appelée encore histologie. On étudie des coupes de peau, de foie, de rein... Les microscopes ont beaucoup servi, ils sont bien fatigués et les coupes sont souvent incertaines.

Au cours de la deuxième année, les travaux pratiques de bactériologie, de chimie, de physique, occupent moins les étudiants : ils diminuent au fil des années. Si la présence aux travaux pratiques est obligatoire, les cours sont facultatifs. Pendant toutes ses études médicales, Jean n'a assisté qu'à un seul cours magistral, il consacre la majeure partie de son temps à la préparation des concours hospitaliers.

Lors des stages à l'hôpital, il découvre une réalité qu'il ne soupçonnait pas et qui tout à la fois l'impressionne et le choque : c'est le “cérémonial” de la leçon clinique, avec présentation des malades. Ceux-ci sont traités en simples objets d'étude plutôt que comme des personnes à part entière.

Dans la grande salle de l'hôpital le malade gît sur son lit, à peine couvert. Les stagiaires, debout, l'entourent. Les infirmières apportent un fauteuil pour le patron, un tabouret pour ses pieds, un coussin pour sa tête. Une bouteille d'eau de Vichy est posée à portée de sa main. Le décor est en place, le professeur peut faire son entrée. Il fait observer aux stagiaires les signes cliniques, en développe une analyse le plus souvent remarquable. Les stagiaires émettent des hypothèses, posent des diagnostics qu'ils soumettent à son autorité. Si celui-ci termine l'examen clinique par la formule : “Messieurs, le pronostic est dans le couloir !” tout le monde sait à quoi s'en tenir : elle signifie que le cas est incurable.

Malgré l'aspect pédagogique de ces présentations, Jean doit bien reconnaître leur caractère assez inhumain. Tout au long de sa carrière il s'efforcera de ne jamais oublier, derrière la collection des symptômes, l'individu qui souffre et qui a besoin de réconfort, de chaleur humaine

autant que de soins.

Les examens, au nombre de huit ou dix chaque année, ne lui posent guère de problèmes, il a de bonnes notes dans toutes les disciplines... sauf en histologie. L'examen consiste à reconnaître la nature d'un tissu organique dont une coupe très fine est placée sous l'optique du microscope et à commenter ce que l'on découvre.

Deux fois de suite, Jean est "ajourné", formule courtoise signifiant : recalé à l'examen de travaux pratiques. La première fois, il a pris la peau pour le rein et l'inverse la fois suivante... Heureusement, le règlement lui laisse une troisième et dernière chance... L'examineur, connaissant ses bons résultats partout ailleurs, se montre bienveillant : une fois la coupe réalisée et installée sous le microscope il interrompt l'étudiant d'un "Ne dites rien !" sans réplique. Jean est proclamé reçu.

En 1928, il est externe dans le service du professeur Sicard, à l'hôpital Necker. Jean Sicard s'est spécialisé dans la neurologie périphérique. Au lieu de se consacrer à l'étude du cerveau, il s'intéresse aux circuits nerveux du corps entier dont les altérations se manifestent par des douleurs. D'où, chez lui, une grande attention à la façon dont les malades expriment ce qu'ils ressentent. Jean apprend auprès de lui la manière de conduire un interrogatoire au cours duquel une simple phrase, apparemment sans importance, permettra de poser un diagnostic précis.

Dans le milieu médical, peut-être encore plus qu'ailleurs, les fortes personnalités abondent ainsi que les personnages farfelus ou insolites. La mentalité du carabin, avec son goût des farces et des canulars, se prolonge chez certains d'entre eux bien au-delà des années d'étude. Lors de son examen de dernière année, Jean est pris à part par l'un des membres du jury devant lequel il vient de se présenter. Le maître l'interroge sur les travaux expérimentaux qu'il poursuit, le complimente et l'invite à lui rendre visite dans son service hospitalier afin de faire plus longuement connaissance.

Dès le lendemain, Jean, fier et fébrile, se précipite dans l'établissement en question. On l'accueille avec un sourire désolé : en réalité le professeur en question, qui ne visite guère son service qu'une ou deux fois par mois, se plaît de temps à autre à y donner des rendez-vous

fantômes à des étudiants naïfs...

Bien des années après, Jean Bernard se consolera de cette déconvenue en prenant connaissance d'une autre farce, involontaire celle-là, du même professeur : un certain jour d'hiver, alors que celui-ci palpe l'abdomen inflammé d'un directeur d'hôpital on l'appelle au téléphone. Il s'absente en disant : "Je reviens tout de suite". On ne le reverra que deux mois plus tard !.. Cet homme distrait, inconstant et blagueur n'en était pas moins un chercheur de haut niveau, débordant d'idées novatrices.

A la fin de ses études de médecine, Jean reçoit le soutien de deux hommes heureusement plus fiables, Robert Debré et Paul Chevallier, qui vont l'aider à trouver sa voie.

Robert Debré, illustre médecin d'enfants, a pendant un demi-siècle inspiré la pédiatrie mondiale, discipline dont il est le fondateur. Il a démontré que chaque enfant est un être unique, irremplaçable, qui a ses réactions particulières. Le premier il a prouvé que la tuberculose n'est pas une maladie héréditaire mais que les enfants de mère tuberculeuse sont contaminés juste après leur naissance. Il a créé le placement familial qui sauvera la vie de milliers d'enfants. Le premier il a utilisé le sérum découvert par Charles Nicolle pour combattre la rougeole. C'est lui qui introduira Jean à l'Institut Pasteur où il pourra suivre le grand cours de microbiologie. Jean fréquentera les grands noms de l'Institut : Albert Calmette, Charles Nicolle, Dumas, Legroux et son directeur : Emile Roux. Ce dernier a été un disciple direct de Pasteur, "Monsieur Pasteur" comme on l'appelait, et le prestige du grand savant continue à l'auréoler.

Emile Roux conseille à Jean d'apprendre l'allemand car c'est dans cette langue que s'expriment à l'époque les plus grands chimistes.

Jean Bernard est associé aux recherches sur la diphtérie de Robert Debré et Gaston Ramon, directeur de l'Institut Pasteur de Garches.

Le sérum de Roux a depuis quarante ans permis d'obtenir la guérison de nombreux cas de diphtérie. Malgré cela en 1930 la situation reste grave.

Jean va régulièrement à l'hôpital Bretonneau pour prélever le sang des enfants diphtériques

traités et le porter à Garches. Là il rejoint Gaston Ramon qui s'affaire dans son laboratoire, les mains recouvertes de bandages en raison de son eczéma dû à l'action corrosive du formol. Le maître souffre aussi d'un asthme causé par les poils des cobayes mais il continue sa tâche. Cette leçon de courage évoque le destin tragique de Marie Curie, victime elle aussi de sa passion de connaître. Dans le cas du Docteur Ramon, c'est aussi de la passion de sauver les jeunes malades qu'il s'agit. Il tient à injecter lui-même aux cobayes le sérum prélevé sur les enfants. Six mois s'écouleront avant qu'il laisse son élève toucher une seringue mais ensuite la confiance sera totale.

C'est auprès de ce maître que Jean Bernard vérifiera de façon expérimentale la validité d'une règle formulée à peu près dans les mêmes termes par Descartes, Claude Bernard et Paul Valéry, règle qui gouverne toute activité scientifique : le vrai est ce qui est vérifiable.

Les découvertes de Gaston Ramon ont été longuement vérifiées et elles ont eu de grandes conséquences : la diphtérie a fini par disparaître à peu près complètement.

Paul Chevallier est aussi l'un de ceux qui auront une grande influence sur Jean Bernard. Il disait parfois qu'il avait senti s'éveiller sa vocation médicale... dès sa vie foetale ! Il avait incontestablement le don de la médecine comme d'autres ont celui de la musique ou de la peinture.

C'est le hasard qui guide Jean jusqu'à lui et l'oriente vers la médecine du sang. En effet, en 1929 le jeune stagiaire a échoué à son premier concours d'internat de Paris. C'est une épreuve très sélective : quatre-vingt places seulement sont prévues pour mille deux cents candidats. Il lui manque trois quarts de point...

Il se retrouve donc interne provisoire en attendant de concourir à nouveau. Il choisit un poste qui le laisse libre l'après-midi pour préparer les concours.

Le professeur Chevallier est à l'époque responsable de la consultation à l'hôpital Beaujon. Jean va se présenter à lui pour obtenir le poste souhaité. Dans le salon d'attente un spectacle insolite l'attend : trois femmes fardées d'une manière voyante discutent à grands éclats de voix tandis qu'un bébé pleure dans un berceau, sous le regard impassible d'un buste en bronze du professeur. Au bout de quelques minutes Paul Chevallier fait entrer le jeune postulant et accède à

sa demande. Jean apprendra par la suite que le professeur, en tant que médecin de la Préfecture de Police, avait obligation de soigner les prostituées. Voilà donc la raison de la présence des trois femmes trop maquillées. Quant au bébé dans le berceau, c'était le premier fils du professeur...

Jean Bernard et Paul Chevallier ont des tempéraments très différents. Cela ne les empêche pas de bien s'entendre. Paul Chevallier sera d'ailleurs le seul collègue à oser témoigner pour Jean quand celui-ci aura des ennuis avec la Gestapo...

Cette rencontre aura pour Jean Bernard une importance décisive dans l'orientation de sa carrière. En effet, entré à l'hôpital Beaujon comme interne provisoire, il prend connaissance des travaux de ce chercheur sur l'hématologie. A cette époque l'étude du sang et de ses maladies est une spécialisation très rare. Elle n'a pas encore acquis ses lettres de noblesse.

Par une intuition géniale Paul Chevallier a compris que c'était une discipline d'avenir. Cette spécialisation intéresse vivement Jean Bernard. Le sang... cette "liqueur très particulière", selon la formule de Goethe, flux vivant, support de l'identité, est en même temps objet d'échange, don de vie. C'est un sujet d'étude passionnant, l'approche sans doute de grands mystères. Ce n'est pas un hasard si l'épée d'académicien de Jean Bernard porte pour tout motif décoratif un globule rouge stylisé.

A l'époque où il commence à travailler avec Paul Chevallier on ne connaît encore que quatre groupes sanguins. La transfusion, au lieu d'être une activité machinale, est un acte exceptionnel exigeant une bonne dose d'héroïsme chez celui qui s'y livre comme chez celui qui s'y soumet.

Les amis de Jean Bernard lui déconseillent de s'engager dans cette voie qui semble pour beaucoup être une impasse.

L'avenir leur donnera tort. Dès 1900, Karl Landsteiner, le savant qui découvrit le système des groupes sanguins, était plus perspicace en annonçant : "Un jour viendra où les groupes sanguins définiront les hommes mieux que les empreintes digitales."

Jean Dausset, plus tard, en découvrant le premier système connu des globules blancs, démontrera que par sa composition sanguine chaque être humain est un être unique et

irremplaçable.

L'hématologie permettra de faire progresser la recherche sur le cancer ; le rôle des plaquettes dans les maladies du coeur est aujourd'hui bien établi ; les maladies génétiques ouvrent aussi une large carrière à cette spécialité ; bref, l'hématologie qui était négligée en 1929 sera vingt ans plus tard à la pointe de la recherche médicale.

Les études concernant le sang auront une autre conséquence importante : elles ruineront définitivement les thèses racistes en démontrant que deux individus de races différentes peuvent avoir des systèmes sanguins plus proches que deux personnes appartenant à une même famille. L'expédition des Dardanelles de 1915 avait déjà mis ce fait en lumière (les découvertes techniques ou médicales sont hélas trop souvent liées aux guerres). Durant cette campagne les combattants étaient originaires d'Europe mais aussi des différents empires coloniaux : Cipayes de l'Inde, tirailleurs marocains et sénégalais. Pour la première fois, les transfusions sanguines furent largement employées. Si au départ on imagina que chaque peuple avait son propre système de groupes sanguins il fallut rapidement se rendre à l'évidence : les groupes ne dépendaient ni des races ni des peuples.

C'est donc dans cette discipline exaltante de l'hématologie que Jean Bernard sera amené à travailler et à faire lui-même des découvertes... Mais n'anticipons pas...

En 1930, après avoir été reçu interne des hôpitaux de Paris, Jean se plia à la loi commune et effectua ses dix-huit mois de service militaire. Il se trouva alors confronté à des situations inédites : c'est ainsi qu'il fut obligé de s'initier à la couture ! Lors de sa première sortie de la caserne un sous-officier ayant tiré sur ses boutons les avait en effet arrachés sans difficulté :

— Tu sortiras quand ils tiendront !

Jean fixa définitivement les boutons avec du fil de fer...

Il fut bientôt affecté à l'hôpital militaire Dominique-Larrey à Versailles, où il prit ses gardes comme simple infirmier d'abord puis comme médecin auxiliaire et enfin comme médecin sous-lieutenant. Il remarqua à cette occasion que la quantité de nourriture qu'on lui servait augmentait avec chaque promotion !

En 1933, après cet intermède militaire, Jean est nommé interne à l'hôpital Claude Bernard. Le laboratoire est dirigé par James Reilly qui travaille sur les perturbations causées par les microbes au système nerveux.

Jean, lui, s'intéresse à un autre sujet : sachant que si l'on applique du goudron sur la peau des souris il provoque des cancers et que la moelle fabrique les globules blancs, que se passerait-il si l'on introduisait directement du goudron dans la moelle ? Ce projet n'est pas un bricolage à l'aveuglette. Comme toute démarche scientifique, il s'agit de vérifier une hypothèse de travail, une intuition : et si les leucémies étaient de nature cancéreuse ?

Plusieurs après-midi par semaine, pendant trois ans, Jean travaille à son sujet dans le laboratoire de James Reilly. Le cobaye choisi est le rat blanc, facile à élever en laboratoire. Mais pour introduire le goudron dans les os, aucune aiguille n'est assez solide.

Jean Bernard, conseillé par Reilly, est amené à forger lui-même les aiguilles capables de percer le fémur du rat.

Au bout de quelques mois Jean constate que son hypothèse est vérifiée : l'introduction du goudron dans les os déclenche chez le rat une maladie très proche de la leucémie humaine. Les expériences de l'italien Storti confirment les siennes. La preuve est faite que les leucémies correspondent à des cancers de la moelle osseuse. Cette première approche de la leucémie est en fait l'introduction aux travaux de toute une vie comme on le verra plus loin.

En 1936 Jean termine son internat et passe sa thèse. Il exerce à l'hôpital le matin comme chef de clinique et donne des consultations privées l'après-midi. A cette époque en effet la fonction de chef de clinique n'est pas rémunérée. On travaille "pour la gloire".

Cette gloire, ou plutôt cette bonne réputation, attire une clientèle privée à laquelle le médecin consacre ses après-midi, ce qui lui assure de confortables revenus... Mais il faut du temps pour se constituer cette clientèle. En 1936, pour un débutant comme Jean Bernard la situation est difficile, d'autant plus qu'il a maintenant charge de famille. En effet il s'est marié en janvier 1931, à l'âge de vingt-cinq ans, à Amy Pichon, une jeune fille qu'il a rencontrée chez des amis quelques années plus tôt.

Etudiante en médecine elle aussi, elle sera brillamment reçue à l'internat des hôpitaux de Paris en 1930 et deviendra en 1935 chef de clinique spécialisée dans la psychiatrie des enfants. Au début du siècle sa tante, Marie Long-Landry, avait été la première femme chef de clinique d'une faculté de médecine.

Jean et Amy connaîtront soixante et une années de vie commune.

Leurs trois enfants naissent en 1932, 1937 et en 1945. L'aînée, Antoinette, est aujourd'hui retraitée, après une belle carrière d'encyclopédiste. Le deuxième, Dominique, est devenu spécialiste de l'administration hospitalière. Quant au cadet, Olivier, c'est un pédiatre renommé, spécialisé dans le traitement des maladies du foie chez l'enfant.

Cette énumération de faits et de dates peut paraître un peu sèche mais Jean Bernard a toujours voulu préserver l'intimité de sa vie familiale. Par discrétion, par pudeur... Il n'aime pas, comme tous les êtres vraiment sensibles, faire de l'exhibitionnisme sentimental, d'accord en cela avec François Mauriac qui se moquait de ceux “qui parlent du coeur comme d'autres parlent du nez”... Par discrétion, nous nous en tiendrons là aussi.

Revenons donc à la situation du chef de clinique débutant, qui doit tout à la fois gagner sa vie et garder du temps pour la recherche et la préparation des concours. Jean exerce la médecine dans un dispensaire du Ministère du Travail et dans une société d'industrie aéronautique.

Il découvre alors l'ambiguïté de son statut : il a beau établir des relations de confiance avec les ouvriers, les soigner le mieux possible, il n'en est pas moins l'employé du patron qui le rétribue. Il doit vérifier l'aptitude professionnelle des ouvriers et les conditions d'exercice de leur métier. Cette fonction deviendra dans les années soixante une discipline médicale à part entière sous le nom d'ergonomie. Le médecin du travail peut, selon sa personnalité, jouer deux rôles différents : ou bien il sera l'oeil du maître, chargé d'adapter les hommes ( les “ressources humaines” comme on dit à présent) aux objectifs de l'entreprise, ou bien il sera l'oreille attentive à laquelle les ouvriers pourront confier leurs difficultés. Jean est à l'écoute. Il s'inquiète de la toxicité de certains produits. Ainsi, le benzène ou benzol, utilisé pour peindre les ailes des avions est une substance dangereuse qui provoque des anémies, des pertes de globules blancs, parfois

même des leucémies. Mais pour que des mesures de protection soient prises il faut prouver de façon irréfutable sa nocivité. C'est seulement au bout de vingt ans de recherches que Jean Bernard pourra démontrer qu'il existe une intoxication due au benzène.

Le médecin du travail, s'il ne se contente pas d'être un gendarme au service du patron, a donc un rôle important à jouer pour protéger la santé des ouvriers (ce qui est aussi dans l'intérêt du patron). Mais pour jouer ce rôle de façon vraiment efficace ce médecin particulier devrait disposer d'une indépendance plus grande. Jean Bernard n'a jamais cessé de défendre ce point de vue.

A cet emploi qui dure peu dans l'aéronautique, Jean préfère de loin la fonction de médecin généraliste.

En tant que médecin débutant il faut se faire une clientèle. Les amis, les parents ou les beaux-parents du jeune médecin hésitent à le consulter : ils préfèrent lui confier d'abord leurs domestiques ou leurs employés. C'est ainsi qu'un jour Jean est appelé d'urgence au chevet d'une secrétaire. C'est une femme d'une soixantaine d'années chez qui il diagnostique une pleurésie purulente. Un traitement chirurgical s'impose. Le chirurgien confirme le diagnostic. L'ambulance emporte la malade vers l'hôpital tandis que sa mère, très âgée, se retrouve seule. Le chirurgien, ému par cette vieille femme qui semble désemparée, demande à Jean de lui tenir compagnie un moment et de la rassurer tant bien que mal quant à la maladie de sa fille. Le jeune médecin est ému lui aussi, embarrassé mais plein de zèle. Il tient un long discours sur la pleurésie, les dangers de son évolution, les espoirs de guérison par la chirurgie... La vieille dame garde le silence, la mine renfrognée. Jean s'assure que son audition est bonne et pensant qu'elle n'a pas bien compris, reprend ses commentaires, insistant bien sur le succès probable de l'opération. Nouveau silence. Jean s'appête à entamer une troisième version lorsque la vieille femme s'écrie tout à coup : “Vous savez, maintenant qu'elle est partie, je vais enfin pouvoir dormir !”

Jean Bernard a un faible pour cette médecine de terrain, si riche en rencontres, si féconde en expériences diverses. Il l'appelle la “médecine balzacienne”, parce qu'elle permet de pénétrer dans les coulisses d'une comédie humaine qui est bien souvent une tragédie...

Un épisode entre mille de cette médecine romanesque : un ancien élève, praticien débutant, appelle Jean pour lui demander conseil à propos d'un cas délicat, il lui donne rendez-vous dans une rue de Saint Denis. Arrivé sur les lieux, au numéro indiqué, Jean ne voit pas de maison... En explorant mieux l'endroit il remarque en contrebas, sur le canal qui traverse la ville, une péniche amarrée au quai. C'est là qu'on l'attend, il examine l'enfant malade, prescrit les médicaments et devant la modestie des lieux, décide de ne rien demander pour prix de sa consultation. Mais les parents insistent, ouvrent une armoire : elle est pleine de billets de banque !

Cette vie du médecin au jour le jour, ses joies et ses drames, c'est ce qu'a si bien décrit Louis-Ferdinand Céline dans *Voyage au bout de la nuit*, notamment. Le titre de ce livre, l'un des plus beaux de la littérature française, souligne bien sa tonalité générale, noire et désespérée.

Jean Bernard, lui, n'a jamais transcrit dans des romans son expérience médicale. Le souci de retenue, le désir de ne pas étaler ses états d'âme y sont sûrement pour quelque chose.

Pourtant son amour de la littérature est resté intact durant ses années d'étude. En témoignent deux petites anecdotes.

Au début des années trente un éditeur lance un concours littéraire, n s'agit de reconnaître les auteurs de soixante-trois brefs fragments de romans ou d'oeuvres poétiques publiés au cours des trente années précédentes. Jean s'associe à son camarade Michel Debré, passionné comme lui par ces énigmes. Grâce à leur bonne connaissance des auteurs —la fréquentation d'Adrienne Monnier y est sûrement pour quelque chose !— ils réussissent très vite à mettre des noms sur les différents extraits. Bientôt, il n'en reste plus qu'un ; mais il résiste à toute attribution. Il s'agit d'un simple vers : “Florence qui dormait dans le Décaméron”... Or la clôture du délai approche. Plus que quelques heures. Il faut aller rendre les résultats... Dans la voiture Jean feuillette une dernière fois quelques livres et soudain le vers cherché apparaît. L'auteur, Jean-Louis Vaudoyer, n'est guère connu. Il reste à remettre les réponses, à attendre les résultats. Finalement une dizaine d'ex æquo restent à départager : Jean Bernard et Michel Debré ne sont pas les seuls à avoir les réponses justes. Une nouvelle série de citations est proposée. Cette fois les deux complices l'emportent haut-la-main et se partagent une trentaine de volumes de chez Gallimard...

Ami de Michel Debré, Jean Bernard était aussi resté en excellente relation avec le père de celui-ci, le professeur Robert Debré dont il avait été l'élève. En 1935, la famille Debré et la famille Bernard passent leurs vacances en Touraine dans deux maisons voisines.

Robert Debré fait savoir à Jean Bernard qu'il reçoit pour trois jours Paul Valéry et l'invite à passer chez lui pour le rencontrer. Celui-ci vient de publier une nouvelle édition de son recueil *Charmes*. Jean ne se fait pas prier pour se rendre à l'invitation. De cette rencontre il a gardé ce souvenir : lorsque Robert Debré demande à Paul Valéry de lui dédicacer son ouvrage, celui-ci va s'asseoir au bureau et se concentre. Tout le monde attend dans un silence recueilli. Trois minutes passent, puis cinq... Finalement le grand poète se résigne à écrire. On s'attend à quelque merveille de finesse et d'esprit.

Mais la page de titre porte seulement ces quelques mots :

A Robert Debré

très amicalement

Paul Valéry

Jean retiendra la leçon. Devenu auteur, il ne se creusera jamais la tête pour trouver une dédicace originale. Les mots les plus simples ne sont-ils pas les meilleurs ?

La Guerre

La guerre est la seule véritable école du chirurgien

Hippocrate

Tandis que Jean Bernard se consacre à son métier, des événements sombres se préparent. Les corps humains ne sont pas les seuls à être touchés par les maladies : les sociétés sont elles aussi sujettes à des crises qui les bouleversent et auxquelles on ne connaît pas de remèdes.

En 1939, après une longue incubation, se déclenche un événement majeur de notre histoire : la Seconde Guerre Mondiale.

Contre cette maladie-là aussi Jean sera aux avant-postes.

Il est d'abord mobilisé d'octobre 1939 à janvier 1940 dans une ambulance de chirurgie lourde cantonnée à Notre-Dame-de-Liesse près de la frontière belge. Si la liesse n'est pas vraiment au rendez-vous, les combats tardent à se déclencher : c'est l'attente, la "drôle de guerre". Les soldats n'ont rien à faire mais ils ne sont pas libres de leurs mouvements : ils ne peuvent se rendre à la ville voisine que munis d'une autorisation. La capitale n'est pas à plus de cent cinquante kilomètres, mais devenue inaccessible, elle semble se trouver sur une autre planète. Face à cette inaction forcée chacun réagit à sa manière : certains s'engourdissent, d'autres se révoltent puis se résignent, d'autres enfin s'adaptent en essayant de préserver au moins une liberté toute intérieure. Jean fait partie de ceux-là.

Souvent, avec un camarade, François Aman-Jean, il part pour de longues promenades à travers champs. Le paysage, noyé de brouillard, est mélancolique. Le gémissement du râle sur les étangs fait froid dans le dos et paraît annoncer des choses terribles. Mais François et Jean, assis sur une pierre au bord de l'eau dormante s'évadent dans la lecture. Sans la littérature la vie serait-elle supportable ?

En janvier 1940 Jean Bernard rejoint comme médecin-lieutenant l'ambulance de chirurgie légère Hadfield-Spears en position près de la frontière sarroise, un des rares endroits où les combats ont commencé. Les médecins sont français ; le matériel, les infirmières, sont anglais. L'équipe est installée à Saint-Jean de Bassel dans un couvent dont le réfectoire est transformé en salle d'opération.

On soigne les blessés de la forêt de Warudt.

Les sulfamides sont utilisés sous forme de comprimés ou d'injections intramusculaires avec des succès inconstants. Jean assiste aux interventions, organisant les transfusions, jouant le rôle de réanimateur.

Un jour, il voit le chirurgien opérer un soldat souffrant de graves blessures abdominales. La péritonite menace. L'idée lui vient alors de tenter un traitement local par sulfamides. Le chirurgien accepte. On saupoudre de sulfamides l'abdomen ouvert du soldat. Le résultat est remarquable. La guérison survient au bout de quelques jours et la même méthode sera utilisée avec succès pendant plusieurs années.

Sur le front, par contre, le mal empire, l'infection gagne. Les agents agresseurs débordent les défenses. L'invasion allemande balaie tout sur son passage. Pour Jean et son équipe c'est la retraite depuis la Sarre jusqu'à Brive avec un sentiment profond de déshonneur. La France, naguère première nation du monde, vient de s'effondrer.

Démobilisé à Brive, Jean rejoint sa famille dans sa maison d'Aizecq, en Charente.

C'est là, en octobre 1940, qu'il entre dans la Résistance. Il a reçu la visite d'un ami magistrat, René Parodi, qui lui a dit : “Vous savez, je suis en train de créer un réseau de résistance”. Jean s'est engagé dans l'action avec lui. Assez naïvement et sans prendre beaucoup de précautions les membres du réseau distribuent des tracts. Ils ne tardent pas à se faire repérer par les Allemands. Dans le courant de l'année 1941, Parodi est arrêté, interné à Fresnes. Quelques mois plus tard on apprendra qu'il s'est suicidé dans sa cellule, formule convenue qui signifie qu'on l'a probablement exécuté.

Craignant d'être arrêté à son tour Jean Bernard décide de se cacher. Il se réfugie dans une maison appartenant à ses beaux-parents, dans le village de Nazelles, face à Amboise. Il y reste enfermé trois mois et en profite pour écrire un traité d'hématologie et un roman (qui ne doit paraître qu'à titre posthume).

Le traité d'hématologie permet à Jean de surprendre vivement le Professeur Hamburger qui vient le voir après la Libération en lui faisant cette demande : “Avec les éditions Flammarion

nous préparons une grande série d'ouvrages médicaux. Nous avons pensé à toi pour ce qui concerne les maladies du sang. Dans combien d'années sera-t-il prêt si tu acceptes ?” Jean ouvre le tiroir contenant son manuscrit et le tend à Jean Hamburger, stupéfait, en disant : “Le voilà!”

En 1942, Jean décide de passer en zone libre pour continuer le combat. Avec sa famille il revient à Aizecq qui se trouve tout près de la ligne de démarcation.

Bientôt un fermier le présente à un homme dont la maison est traversée par cette fameuse ligne de démarcation. Déguisé en ouvrier agricole Jean passe en zone libre à cinq heures du matin. De l'autre côté il se lie rapidement à un réseau de résistance franco-britannique, le plus important et le mieux organisé de la France méridionale, celui qui porte le nom de *Carte et Frager*.

Carte s'appelait en temps de paix André Girard, il était décorateur de théâtre. Son premier abord est froid. Son cerveau fonctionne comme un ordinateur. Dès sa première rencontre avec Jean dans un petit café de Marseille il note sur une fiche, de son écriture minuscule, les différentes réponses que donne à ses questions le nouveau résistant. Carte a pour habitude de tout noter, sous forme cryptée évidemment pour le cas où ses fiches tomberaient aux mains de l'ennemi.

Autour de Carte et de Frager, on trouve des comédiens, comme Claude Dauphin et Germaine Sablon, des officiers qui ont rompu avec l'armée de Vichy, des prêtres, des francs-maçons et l'écrivain Joseph Kessel dont le nom de code est Pascal.

Jean Bernard est nommé responsable de la région Toulon-Marseille. La tâche principale de son groupe consiste à réceptionner des armes et des appareils radio parachutés par les Alliés ou amenés dans des felouques jusqu'aux côtes françaises.

Ainsi, en octobre 1942, Jean se trouve avec des amis résistants dans une barque, ramant le plus silencieusement possible pour rejoindre une felouque anglaise qui les attend en pleine mer. La felouque vient, tous feux éteints, de Gibraltar. Quatre personnes embarquent : le comédien Claude Dauphin, un ingénieur polonais spécialiste des radars, son fils âgé de sept ans et Julien, un technicien. Quatre autres personnes débarquent. Avec plusieurs caisses contenant des armes et

des explosifs elles sont ramenées à terre par Jean Bernard et ses camarades. Une camionnette les attend pour les emmener à Cassis.

De cette aventure nocturne Jean Bernard a gardé le souvenir de la lumière pâle de la lune et du parfum des mimosas curieusement mêlé à l'odeur de la mer. Quand tout se passait bien, comme ce soir là, on avait du mal à croire que le monde était en guerre...

L'une des femmes qui débarque s'agenouille pour toucher la terre française. Elle se fait appeler Lise. Son vrai nom est Odette Samson. D'origine picarde elle a épousé un Anglais et ses trois filles vivent à Londres. Elle rejoint la France parce qu'elle désire se rendre utile et aussi parce qu'elle a le goût de l'aventure.

Dans le groupe de résistants le commandant Buckmaster a remarqué Lise et a noté son courage, son entêtement. Elle peut rendre de grands services.

Un jour de décembre 1942 Jean reçoit pour mission d'accompagner Lise à Arles pour rencontrer une personnalité importante. Le grand danger c'est la gare d'Arles, où trois polices surveillent les voyageurs : la Gestapo, les agents de Vichy et les agents locaux. Le train, au lieu d'arriver comme prévu à vingt heures, entre en gare d'Arles à vingt et une heures trente, juste une demi-heure après le début du couvre-feu. Quand Lise et Jean descendent de leur wagon, ils sont rejoints discrètement par Pierre Guillain de Bénouville. La spécialité de cet homme ce sont les finances. Régulièrement il risque sa vie en allant à Genève d'où il ramène l'argent nécessaire au réseau.

Ce soir, c'est Lise et Jean qu'il doit guider pour leur faire éviter tous les pièges. Les policiers les observent. Vont-ils leur demander leurs papiers ? Certes, les fausses cartes d'identité peuvent faire illusion un moment mais si on les soumet à un examen approfondi...

Bénouville pousse les deux jeunes gens vers un angle de la cour où attend une voiture attelée. Le cocher dort. On le secoue. Tout le monde s'installe sur la banquette. Guillain de Bénouville sort deux bouteilles. Tandis qu'ils parcourent les rues d'Arles ils font semblant de boire au goulot, rient, chantent à tue-tête, comme de joyeux fêtards. Les patrouilles allemandes qu'ils croisent sourient avec indulgence ou avec mépris mais peu importe : les voilà arrivés devant

une maison de belle allure. Un mot de passe est chuchoté à travers la porte. Un homme vient leur ouvrir. Jean reconnaît Pierre Jourdan, célèbre tout autant pour ses succès féminins que pour ses talents de chirurgien. Jourdan se souvient lui aussi de Jean qui a écouté ses conférences douze ans plus tôt. Mais l'un et l'autre restent discrets.

Après ce rendez-vous, au petit matin, Jean et Lise quittent la maison, reconduits par Jourdan. Au moment de sortir, celui-ci a extrait une rose d'un bouquet posé sur une commode et l'a offerte à Lise.

Quelques mois plus tard, Jean se trouve dans le Vaucluse avec un groupe de résistants. Ils guettent les parachutages des Alliés, prêts à recueillir et à cacher le matériel ou les hommes tombés du ciel. Les fermiers sont peu accueillants et il faut souvent dormir à la belle étoile en attendant les messages. Ce sont des phrases insolites, d'une poésie surréaliste, qui donnent le signal : "Le chat a neuf vies", "Les éléphants sont contagieux", "La vache saute par-dessus la haie"... Les résistants rejoignent Valréas en autobus ou à bicyclette comme Jean Bernard et les siens. La troupe roule entre les vignes, traverse le maquis, la belle Provence riche d'oliviers, d'amandiers, embaumée par la lavande.

Arrivés à destination, ils se cachent dans le lit à sec d'un torrent et attendent. Parfois cette attente dure cinq ou six nuits. Rien. Et puis, enfin, le bruit d'un moteur d'avion...

C'est le bonheur dans la petite troupe. L'appareil survole les champs, tourne, perd de l'altitude et soudain de grandes fleurs blanches s'épanouissent dans la nuit. Mais pas question de rêver : il faut récupérer le plus vite possible les caisses larguées et faire disparaître les parachutes.

Une autre fois, à Marseille, un agent de liaison remet à Jean un ruban de papier sur lequel figurent ces seuls mots : "Albertine. Domaine de Pèbre, Vinon. Elle avait des terrains."

Les terrains dégagés et discrets sont précieux : ils permettent les parachutages et même les atterrissages. Il faut toujours en chercher de nouveaux.

Le lendemain, après dix heures de train, Jean arrive à Manosque. Un voyage en autobus entrecoupé de nombreux arrêts l'amène à Vinon. Là, il demande le domaine de Pèbre. On lui montre, assez loin en-dehors du village, une grande ferme isolée. Une femme y vit seule avec sa

filles. Comment s'appelle-t-elle ? Nul ne le sait. Pour la discrétion c'est idéal, se dit Jean... Il s'engage dans des chemins étroits en espérant que c'est bien Albertine qu'il va rencontrer dans cette grande bâtisse...

Les communs sont au rez-de-chaussée, les pièces d'habitation au premier étage. Jean grimpe l'escalier, frappe à une porte.

Une voix de femme lui dit d'entrer mais il entend des cris étranges. Il pousse la porte et pénètre dans un univers surprenant.

C'est une grande pièce rectangulaire, mal éclairée et pauvrement meublée : quelques tables de bois blanc, une commode, un grand lit. Dans un angle, un macaque grignote une pomme et saute en criant. Face à lui un perroquet jase avec des intonations humaines. Au fond, une fillette de douze ans est assise. A ses gestes brusques et saccadés, à ses mouvements d'oiseau effarouché, à ses accès de rire, Jean Bernard reconnaît les symptômes de l'infirmité motrice cérébrale.

Une femme sort de l'ombre et s'avance vers lui. Il est difficile de lui donner un âge. La cinquantaine peut-être. Difficile aussi de la décrire : tout en elle est gris, sa figure, sa robe qui ressemble à un morceau de rideau dans lequel elle s'est enveloppée...

— Albertine ?

— Oui.

Faisant fi des convenances, Jean lui tend la main, mais la retire vivement lorsque la femme lui gratte la paume avec son index (il apprendra plus tard qu'il s'agit du signe de reconnaissance d'une société secrète à laquelle Albertine appartient). Sans se laisser décontenancer par l'étrangeté des lieux et de leur hôtesse, Jean expose sa mission. Aussitôt, Albertine appelle un berger.

Celui-ci, homme sympathique mais peu loquace, guidera Jean à travers les champs et les landes. Ils arpenteront en silence les déserts de pierres qui mesurent l'espace entre Durance et Verdon, à la recherche d'un bon terrain.

Jean reviendra quatre fois à la ferme dont il finira par devenir un familier. Au terme de ses longues déambulations avec le berger, il sélectionne deux sites : l'un convient pour les opérations de parachutage, l'autre, plus long, mieux dégagé, est propice aux atterrissages.

Quelques semaines plus tard, au coeur de la nuit, la maison est pleine de monde : l'état-major de la résistance y est réuni au complet. Sont présents aussi les passagers que l'avion attendu doit emporter vers Londres : deux ministres belges, le colonel Vautrin, chef du contre-espionnage français et deux personnages couleur muraille qui ne parlent pas.

Albertine circule de groupe en groupe, offrant du vin chaud. Le singe, le perroquet et la fillette sont regroupés sur le lit.

A l'heure dite tout le monde se rend sur le plus grand terrain avec des lampes de poche qui serviront de balises. L'avion anglais est exact au rendez-vous. Le voilà qui tourne autour du terrain, qui descend, s'éloigne pour revenir se poser... Mais que se passe-t-il ? Le bruit décroît progressivement : au lieu d'amorcer son virage pour atterrir, l'avion repart, se perd dans la nuit... Les passagers, prêts à partir, ne veulent pas y croire. Ils restent là encore de longues minutes, à attendre, les yeux levés. En vain...

Bien plus tard, on apprendra la cause de ce rendez-vous manqué : les indications concernant les deux terrains ont été mélangées lors de la transmission. Les pilotes, ne retrouvant pas les coordonnées exactes, ont cru à un piège et sont repartis.

Au petit matin, l'état-major, les ministres, le colonel, les hommes de l'ombre, se retrouvent réunis, gelés, déçus, dans la grande salle d'Albertine, entre l'enfant infirme, le singe et le perroquet...

Les Allemands ayant envahi la zone libre les résistants doivent se replier sur les Pyrénées. Le Général de Lattre, commandant la région, est fermement décidé à s'adosser à la montagne pour ralentir l'avance de l'ennemi et empêcher autant que possible la traversée de l'Espagne par les troupes allemandes.

Le groupe de résistants auquel appartient Jean reçoit pour mission de porter à Montlouis, en haute montagne, un poste de radio devant servir à diffuser partout en France les appels du général de Lattre.

L'appareil émetteur est dissimulé dans le double fond d'un vieux camion alimenté au charbon de bois. L'équipage est composé de Martin et Philippe, de deux techniciens radio, du

chauffeur et de Jean Bernard.

Très tôt le matin sur la route de Nîmes le camion des résistants croise deux divisions allemandes montant vers le nord. Durant plusieurs heures, des blindés, des voitures de commandement et des véhicules chargés de soldats défilent face au gazogène poussif. A tout moment les Allemands peuvent décider de vérifier le camion ou le fond de celui-ci peut céder... Mais les Allemands ont d'autres soucis en tête. Aux croisements, ils s'arrêtent même pour laisser passer Jean et ses hommes. Bientôt, la route redevient libre. Le camion attaque la montagne. Le moteur s'essouffle à gravir des pentes de plus en plus raides.

Enfin, voici Montlouis. Les hommes respirent. Le poste émetteur est installé. Jean doit résister à la tentation de s'adresser aux Français pour les encourager à lutter, leur dire son espoir de vaincre. Laisant Martin à Montlouis, les autres redescendent sans histoire. Mission accomplie.

A la différence de plusieurs de ses collègues, Jean Bernard ne fait pas de la résistance médicale : il n'est pas intégré au réseau pour soigner les blessés ou les malades. Cela ne l'empêche pas de mettre ses connaissances au service de ses compagnons.

Ainsi, lorsqu'un des membres du réseau, arrêté par la police de Vichy, est sur le point d'être remis aux Allemands (ce qui signifie la mort assurée) on demande à Jean de trouver un subterfuge pour rendre le prisonnier malade, ce qui le fera transférer à l'infirmerie d'où l'évasion est possible. Mais comment rendre quelqu'un malade à distance —à moins de croire en la magie ?.. Jean est un scientifique, un rationaliste. Il réfléchit et conclut que la meilleure maladie à transmettre au prisonnier, c'est la fièvre de Malte, appelée encore brucellose.

Il s'adresse à un laborantin de la Faculté de médecine de Montpellier, obtient une culture de microbes responsables de la fièvre de Malte et la mêle aux provisions envoyées au prisonnier. Le résultat ne se fait pas attendre : après le temps de l'incubation la maladie se déclare et tout se passe comme prévu : infirmerie, évasion... Mais la maladie suit son cours. C'est une maladie grave : quinze à vingt pour cent des cas sont mortels. Finalement, cinq mois plus tard, l'évadé, guéri, reprend la résistance...

Il est tout de même paradoxal pour un médecin de rendre quelqu'un malade. Mais la guerre, c'est bien connu, c'est le monde à l'envers !

Dans l'exaltation de la jeunesse et du combat, les résistants n'ont bien souvent pas conscience du danger. Pourtant il faut être prudent car l'ennemi veille. Plusieurs fois Jean a été suivi dans la rue par des hommes de la Gestapo. Un jour, à Marseille, il marche sur le Boulevard des Vagues avec Albert, un autre résistant. Ils transportent dans une valise des émetteurs radio qu'il faut absolument changer de place après une alerte. Un peu en arrière, la soeur d'Albert, une jeune fille de seize ans qui porte elle aussi une valise fait mine de ne pas les connaître. Tout à coup ils ont l'impression d'être suivis. Un coup d'oeil discret en arrière : Jean aperçoit deux hommes portant l'imperméable habituel de la Gestapo. Profitant d'un changement de direction les deux résistants échangent leur valise avec celle de la jeune fille. Celle-ci part de son côté. Peu de temps après Jean et Albert sont rattrapés par les deux hommes qui leur demandent leurs papiers et leur font ouvrir la valise. A l'intérieur : pyjama, brosse à dents, pantoufles... On les laisse repartir.

A Aix, Jean doit rester caché deux jours dans un hôtel discret pour semer ses poursuivants. La situation est devenue critique car l'un des membres du réseau a perdu le carnet sur lequel sont inscrits tous les noms des membres. Plusieurs arrestations s'ensuivent. Jean décide de rentrer en zone occupée.

A Toulouse un des cheminots qui fait partie du réseau le prend en charge. Dans une nuit glaciale de janvier l'homme tire la porte d'un wagon de marchandises vide et désigne à Jean Bernard un petit compartiment réservé au transport des chiens. Il s'y recroqueville en pensant aux prisonniers du roi Louis XI : comme eux il ne peut ni s'asseoir, ni se coucher, ni se tenir debout. Le cheminot ferme le compartiment et accroche le wagon au reste du train qui s'ébranle bientôt.

Le moment le plus critique est le passage de la ligne de démarcation. Les lampes des policiers allemands éclairent le wagon vide. Pas d'inspection plus approfondie. A l'arrêt suivant le cheminot libère Jean, lui donne un titre de transport et l'installe dans un compartiment de voyageurs. Jean vient à peine de s'asseoir et d'étirer ses jambes endolories que trois officiers

allemands montent dans le wagon et prennent place en face de lui. Pour dissimuler son trouble il sort un journal de sa poche et se met à le lire. Soudain une sueur froide lui coule dans le dos : il vient de prendre conscience qu'il tient grand ouvert un journal de la zone libre !.. Il suffit que les Allemands jettent un coup d'oeil sur ces pages et l'aventure est finie ! S'efforçant de dominer son émotion il replie lentement, posément, le journal et le remet dans sa poche.

Les officiers parlent entre eux. Ils ne se sont aperçu de rien.

Jean se recale dans son fauteuil, ferme les yeux, laisse son coeur s'apaiser. Ce petit détail aurait pu le perdre alors qu'il touchait au but : il n'ignore pas que plus d'un résistant a payé de sa vie un moment d'inattention.

A Paris il se cache pendant un mois et demi dans un couvent dominicain. Il y aura des conversations passionnantes avec le Supérieur, le Père Avril, et occupera la fonction de bibliothécaire adjoint. De quoi satisfaire son goût pour la méditation et la lecture. Après cet intermède monacal, Jean Bernard retourne rue d'Assas et reprend ses activités.

Un jour de printemps 1943 la sonnerie de la porte d'entrée se fait entendre alors qu'il est en consultation. Deux Allemands pénètrent dans son bureau. L'un, massif, colossal, porte l'uniforme de la Gestapo, l'autre, en civil, a l'air sournois. Le premier crie très fort en allemand. Le second traduit.

“Vous êtes en état d'arrestation”. Jean Bernard redoutait depuis longtemps ce moment. Il s'y est préparé. Il exprime sa surprise mais ne manifeste aucune émotion. Il demande à terminer l'entretien avec son patient, ce qu'on lui accorde. Il appelle discrètement son employée de maison et lui glisse à l'oreille : “Détruisez tout...” Tout, c'est à dire les fausses cartes d'identité empilées dans la cave... Il apprendra après la guerre que la jeune femme était la maîtresse d'un officier allemand. Mais le patriotisme l'a emporté : elle a détruit les cartes et n'a pas dénoncé son employeur.

Les policiers se font soudain très courtois. Le fait que le médecin assure un service hospitalier les surprend visiblement. Ils demandent à Jean de prendre son temps pour prévenir ses

collègues. Ils lui donnent même des conseils tandis qu'il remplit sa valise. En descendant l'escalier l'un des policiers porte ses bagages.

Après un bref interrogatoire au siège de la Gestapo, rue des Saussaies, il est emmené à Fresnes. A l'avant de la voiture, à côté du chauffeur, un garde le surveille attentivement, revolver au poing. A l'arrière, près de Jean, un homme menotté, au visage tuméfié, gémit doucement.

Arrivé à Fresnes, Jean est dépouillé de sa valise, de sa montre, de sa ceinture, de sa cravate et d'un objet précieux entre tous : son stylo. Il occupe maintenant avec trois autres prisonniers une cellule de quatre mètres de long sur deux mètres cinquante. Ses trois codétenus semblent avoir été réunis par Jacques Prévert puisqu'il s'agit d'un commandant belge, d'un voleur chez qui on a découvert une mitraillette et d'un danseur de ballet.

La fenêtre, dont la vitre en verre dépoli ne donne qu'une vue brouillée de la liberté, ne s'ouvre pas. L'air ne pénètre que par un petit vasistas. Les captifs ne sortent de leur cellule que pour aller à la douche : une fois par mois dans le meilleur des cas mais le plus souvent tous les deux ou trois mois.

Cet enfermement entraîne de nombreuses détériorations : troubles psychologiques liés à la claustration, dégradations physiques inhérentes au manque d'activité, à la sous-alimentation et à la mauvaise hygiène.

Les colis sont rares car la plupart du temps les familles ne connaissent même pas le lieu de détention.

Les parasites : poux, puces, punaises... prolifèrent. La gale creuse patiemment dans la peau ses galeries tortueuses. Mais le pire c'est l'angoisse qui ne s'atténue que dans le sommeil —et encore, pas toujours.

Jean Bernard écrit une sorte de "prière des prisonniers de Fresnes" qui commence ainsi :

“Seigneur, vous nous voyez quatre dans cette cellule. L'un gît sur le sol. Deux, se suivant, marchent de mur en mur. Et le quatrième, le front appuyé sur la vitre, s'efforce en vain de deviner le monde, un pauvre monde de cours grillées, de murailles grises, un pauvre monde dont le verre dépoli lui dérobe l'apparence même.”

Sans doute ce “quatrième”, qui cherche encore à scruter un macrocosme réduit à une sordide et dérisoire lucarne, c'est Jean Bernard lui-même. Pourtant le désespoir n'a pas de prise sur son âme. Cette incarcération a un sens, elle participe à son combat.

La prière s'achève ainsi : “Donnez-nous à tous, Seigneur, la force nécessaire pour résister aux terribles interrogatoires de l'avenue du Bois, aux questions et aux pièges, au martinet qui fait si mal, aux tisons, aux tenailles et aux flammes. Il ne fallait rien dire et nous n'avons rien dit. Donnez-nous à tous, Seigneur, la force nécessaire pour mourir, donnez-nous aussi à tous la force qu'il faut pour vivre.”

De la force, il en faut pour supporter l'enfermement, mais aussi et surtout pour soutenir les plus faibles, tentés de se laisser aller. Jean se ressource par l'activité mentale, la réflexion, la méditation. La nuit, pendant que les autres dorment, des souvenirs littéraires lui reviennent en mémoire comme ces vers écrits par Apollinaire lorsqu'il était enfermé à la prison de la Santé :

*Que lentement passent les heures*

*Comme passe un enterrement*

*Tu pleureras l'heure où tu pleures*

*Qui passera trop vivement*

*Comme passent toutes les heures*

Une nouvelle fois les connaissances médicales de Jean Bernard lui seront utiles pour venir en aide à un prisonnier. Un matin, on vient jeter dans sa cellule un vieil horloger luxembourgeois aux capacités intellectuelles très limitées.

Jean a l'idée d'utiliser ce terrain favorable pour permettre au vieil homme de simuler les

symptômes d'un ramollissement cérébral qui, avec un peu de chance, peut aboutir à sa libération. Au bout d'un mois de répétitions laborieuses, l'horloger tient son rôle. Ses compagnons de cellule appellent un médecin... et le vieil homme est libéré. Jamais les Allemands n'ont soupçonné qu'une personne aussi primaire pouvait simuler. Après la Libération, Jean recevra une lettre de remerciement de l'horloger luxembourgeois.

La centième nuit de son incarcération, alors qu'il ne dort pas, Jean a une soudaine révélation : il revoit une ordonnance médicale entr'aperçue sur le bureau de la Gestapo, une ordonnance qu'il avait établie pour le fils d'un ami à Marseille... C'est sans doute la cause de son arrestation. Effectivement, quelques jours après, interrogé par les Allemands, on lui demande dans quelles villes il a séjourné. Il cite intentionnellement Marseille ; on brandit sous ses yeux l'ordonnance : “Reconnaissez-vous ce document ?”

Sans se laisser décontenancer Jean invente une histoire tout à fait plausible. Ses notions d'allemand sont suffisantes pour comprendre quelques mots échangés par les officiers : “Avec la police, c'est toujours pareil, ils ne font qu'arrêter des innocents...” L'interrogatoire se prolonge, mais l'essentiel est acquis : on pense qu'il a été arrêté par erreur. Il sera d'ailleurs libéré peu de temps après. La chance vient de lui sourire une fois de plus.

De retour à Paris Jean Bernard entre dans le réseau Jade-Fitzroy dirigé par Georges Tournon, imprimeur. Il s'agit de transmettre des informations sur le déplacement des troupes allemandes.

A cette époque le bruit court que les Allemands vont arrêter tous les hommes adultes. Si cela devait se confirmer ce serait la fin de leur réseau de renseignements.

Par chance, la cave de l'imprimerie de Tournon correspond par un puits avec une partie des innombrables galeries qui sillonnent le sous-sol de Paris. On sait que ces galeries correspondent aux anciennes carrières dont a été tirée la pierre ayant servi à bâtir la capitale. En cas de perquisition il y a moyen de se cacher là. Une portion en est donc aménagée. On y entasse des provisions. L'ouverture du puits est malencontreusement trop visible. L'un des hommes a l'idée ingénieuse de poser tout en bas une large cuvette remplie d'eau. Si les Allemands fouillaient la

maison et éclairaient l'intérieur du puits ils ne verraient que le reflet de leur torche au fond et n'insisteraient pas...

Un jour le réseau apprend que les Anglais ont l'intention de bombarder le Sénat où s'est installé Goering ainsi que l'état-major de l'aviation allemande.

Jean Bernard observe les toits, note l'emplacement des batteries de défense antiaérienne et les communique aux Alliés. Finalement ceux-ci renonceront à ce bombardement qui, en détruisant une des richesses du patrimoine aurait pu avoir un mauvais effet sur le moral des Français (même si l'expression n'existait pas encore on se préoccupait déjà des dommages collatéraux...).

Au moment du débarquement en Normandie, le réseau Tournon apprend que les forces allemandes avancent vers Limoges. Jean Bernard et les siens avertissent Londres qui envoie des hommes pour leur barrer la route.

Les Alliés ont prévu de reconquérir peu à peu le pays en évitant Paris qui n'apparaît pas, à leurs yeux, comme un objectif stratégique prioritaire. Mais Charles de Gaulle, lui, en fait une question d'honneur. Il déclare qu'il enverra la division Leclerc à l'assaut de la capitale. Les Alliés finissent par céder et participent à la libération de Paris, opération dont l'importance symbolique sera importante.

Jean prend part à ces événements d'une façon insolite : avec l'aide de son voisin du dessus, Monsieur Pauphilet, érudit mais aussi résistant de premier plan, il indique par téléphone aux troupes du Général Leclerc l'emplacement des mitrailleuses qui défendent le lycée Montaigne, ce qui permet de les neutraliser.

Finalement, les Allemands ne mettront pas à exécution leur projet de mobilisation générale des adultes et la vie de troglodyte sera épargnée à Jean Bernard et à ses compagnons.

Pendant qu'on libère Paris une scène a particulièrement frappé Jean : tandis que des rafales tirées par des chars allemands balayent le boulevard Saint Germain, une femme, un cabas dans chaque main, s'apprête à le traverser. Il l'arrête, veut l'obliger à se protéger. Elle se rebiffe : "Mais enfin, Monsieur, vous n'allez pas m'empêcher de faire mes courses !" Pendant les combats la vie

continue...

Une fois Paris débarrassé des troupes ennemies, c'est l'heure des règlements de comptes entre Français avec tous les débordements qu'on peut imaginer en pareille situation.

Arrivant à l'hôpital Broussais Jean apprend que le professeur Chevallier vient d'être arrêté par un groupe de résistants, il se trouvait chez des amis en compagnie d'un journaliste collaborateur et a été embarqué avec les autres invités. On l'a emprisonné près de la mairie de Neuilly.

Jean revêt sa plus belle tenue militaire. Il court à Neuilly défendre Paul Chevallier dont il rappelle les titres et les fonctions. Peine perdue. Il est contraint de menacer les hommes qui ont arrêté Paul Chevallier de représailles pour le cas où ils refuseraient de libérer leur prisonnier. Le professeur sera finalement sorti de prison.

Après la Libération de Paris, la guerre continue. Autant elle a été longue à commencer, autant elle n'en finit plus de finir... Malgré le débarquement des Alliés, les Allemands continuent d'occuper plusieurs poches près de l'Atlantique : Bordeaux, Saint-Nazaire, La Rochelle... Jean s'engage dans les unités combattantes qui vont lutter jusqu'au bout, jusqu'à la paix. Il aurait souhaité rejoindre les troupes françaises qui se battent en Allemagne mais il est envoyé sur le front de l'Atlantique.

Il est affecté comme adjoint du colonel Reilinger, médecin commandant le service de santé de l'armée du général de Larminat. Reilinger a été un des premiers à rejoindre de Gaulle. En 1940, prévoyant la défaite, il s'est fait affecter avec le général de Larminat au Liban d'où il a pu rallier les troupes de la France libre.

De novembre à avril 1945 l'armée du Général de Larminat va faire front à un ennemi occupant encore quelques poches de résistance ainsi que les îles proches du littoral. Situation paradoxale : l'armée française se bat tournée vers l'ouest ! En avril, une opération qu'on espère définitive est lancée. Jean Bernard fait partie de la division qui attaque l'île d'Oléron. Par suite d'une erreur le service de santé qu'il commande est débarqué avant les troupes combattantes. Les plages sont truffées de mines. Après quelques moments d'inquiétude le reste des troupes

françaises arrive enfin. Les Allemands, démoralisés, finissent par se rendre.

Ainsi se termine la guerre de Jean Bernard.

Après cette longue épreuve où chacun a été contraint de révéler des forces ou des faiblesses souvent insoupçonnées, un monde durement éprouvé commence à soigner ses blessures.

## L'activité médicale

Une fois déposées les armes de la guerre le combat reprend contre la maladie.

Pendant trente-cinq ans Jean Bernard se rendra chaque matin à l'hôpital, il passera le plus de temps possible près des malades, coordonnant les efforts de son équipe. Le mot d'ordre du service est tout simple : porter secours à ceux qui souffrent.

Les époques qui suivent les grands bouleversements ou même les grandes destructions ont leur côté exaltant : ce sont des périodes de reconstruction où tout semble possible. Sur les décombres d'un univers ancien on veut bâtir un monde neuf, un monde meilleur. Du moins, on l'espère...

Justement, en ce qui concerne la recherche scientifique, le chantier est immense. Avec deux amis, Hamburger et Fauvert, médecins et chercheurs comme lui, Jean Bernard prend une initiative. Il a eu Jean Hamburger comme “élève” durant quelques mois dans le cadre de ses conférences d'internat et ils sont restés liés. En s'engageant dans la voie ouverte par Pasteur-Vallery-Radot (petit-fils de Pasteur) Hamburger s'est spécialisé en néphrologie, devenue discipline médicale à part entière. Le domaine de Fauvert est le foie, machine passionnante dont on commence à découvrir l'extraordinaire complexité.

Aux trois amis vont s'adjoindre dix autres spécialistes pour finalement constituer un Club rassemblant toutes les branches de la médecine. Ce sera le Club des Treize —un petit clin d'oeil à Balzac !

Les réunions ont lieu une fois par mois, de dix-sept à vingt-et-une heures, dans un petit hôtel de la rue du Bac. Deux exposés sont à l'ordre du jour de chaque séance. Chaque spécialiste présente un aspect de sa discipline en s'efforçant de le rendre intelligible aux autres. Gare à lui s'il se réfugie derrière le jargon ou la langue de bois !. Les questions fusent, pertinentes, impertinentes aussi. Entre pairs on ne se ménage pas. Cette franchise, cette vivacité, font toute la valeur de ces réunions qui permettent aux chercheurs de sortir de leur isolement. Ce sont des moments de débat mais aussi d'amitié, de jubilation intellectuelle. C'est un creuset où il est possible de forger une nouvelle recherche qui s'efforce de ne pas perdre de vue son objet essentiel : l'être humain.

Pourtant, après quatre ans d'existence le Club des Treize va se dissoudre. Les membres fondateurs y ont introduit leurs élèves. L'ambiance a changé. Le joyeux bouillonnement du début a fait place à des discours plus mesurés où l'on se ménage, où l'on se protège... On ne se fâche plus, on rit moins... bref, on s'ennuie. Les conventions étouffent finalement le Club des Treize. Les chercheurs s'enferment à nouveau dans la solitude de leur laboratoire, bien loin les uns des autres...

En 1946, Jean Bernard est nommé médecin des hôpitaux de Paris et affecté à l'hôpital Hérold. Il y avait déjà été interne en 1934, dans le service de Robert Debré. Entre ces deux dates, la médecine a fait de nombreux progrès. La guerre, on l'a vu, y a été pour quelque chose. Les sulfamides et la pénicilline rendent à présent bénignes des affections dont on mourait hier. Tout a changé... sauf pour les enfants leucémiques.

Jean est confronté au spectacle insoutenable de ces enfants entrant à l'hôpital apparemment en bonne santé et qui, vite épuisés par l'anémie, accablés par les hémorragies et les douleurs osseuses, meurent en quelques mois, en quelques semaines parfois. Il prend la décision de lutter contre ce fléau.

Ce tournant de sa vie et de sa carrière n'est pas le fruit du hasard ou des circonstances. C'est un choix déterminé, un engagement de l'être tout entier.

Sauver un enfant de la leucémie c'est le disputer à une entité complexe, rusée, qu'il faut

apprendre à connaître pour la vaincre. Arrêtons-nous un instant pour tracer un bref portrait de l'adversaire auquel Jean Bernard va s'affronter. Le mot "leucémie" est formé à partir de deux racines grecques "leukos" : "blanc" et "haima" : "sang". C'est la "maladie du sang blanc", souvent appelée aussi "cancer du sang".

Cette maladie fut identifiée pour la première fois en 1840 par Alfred Donné, médecin de l'Hôtel-Dieu de Paris. Le malade dont il examina le sang cette année-là avait autant de globules blancs que de globules rouges. C'était beaucoup trop. Le sang normal contient en effet pour chaque millimètre cube quatre à cinq millions de globules rouges pour cinq à sept mille globules blancs. Dans le sang de certains malades on comptera jusqu'à 500 000 globules blancs par millimètre cube ! Bennet en Ecosse, Virchow en Allemagne, contribueront à donner les descriptions initiales de la maladie.

A la fin du 19<sup>ème</sup> siècle Epstein décrivit les leucémies aiguës qui tuent en quelques semaines.

La leucémie se définit donc par la prolifération de globules blancs jeunes, anormaux, dans les organes, la moelle des os, la rate, les ganglions. Ces globules blancs se montrent incapables d'assurer leur fonction de défense. Ils n'obéissent plus à aucune règle. Ce sont des cellules sauvages dont le développement irrégulier altère gravement les fonctions de l'organisme. De plus, ils sont immortels... Peu à peu ces tueurs en liberté étouffent les globules rouges, les plaquettes sanguines et même les globules blancs normaux.

L'augmentation du volume de la rate et des ganglions traduit leur prolifération. D'autres signes apparaissent : hypertrophie des testicules, gonflement des gencives... Le malade est pâle, essoufflé. Il s'épuise rapidement. Ces signes d'anémie révèlent l'étouffement des globules rouges.

Quant à l'insuffisance des plaquettes sanguines, elle entraîne des hémorragies de la peau, du nez, de la bouche mais aussi des organes profonds. Par ailleurs, puisque les globules blancs normaux ne sont plus formés, l'organisme ne se défend plus. Cela entraîne de nombreux accidents infectieux, des septicémies, des nécroses (altérations produites dans un tissu vivant par la mort des cellules). La mort survient dans un délai variant entre un et trois mois.

La maladie présente différents aspects selon le degré de maturation des globules blancs anormaux. A un trouble de maturation tardif touchant des globules blancs qui ont commencé à mûrir correspond une forme chronique de la leucémie. Ainsi, chez de nombreuses personnes âgées, la leucémie lymphoïde chronique est une maladie au très long cours, bien tolérée, et souvent elle n'est pas responsable de la mort. A un trouble de maturation très précoce du globule blanc correspond une forme aiguë à évolution très rapide. Les leucémies des enfants sont presque toujours des leucémies aiguës.

L'évolution de la leucémie aiguë non traitée est toujours fatale. Il n'existe pas un seul cas connu de guérison spontanée.

Face aux globules tueurs les médecins sont longtemps restés impuissants. Ainsi, et ce n'est qu'un exemple parmi beaucoup d'autres, un petit malade anglais admis en 1883 à l'hôpital Saint Charles de Londres fut soigné par des purgations, des apports de fer et du vin. Il mourut en douze jours.

Comme les enfants leucémiques étaient anémiés on leur prescrivait les médicaments connus contre l'anémie, notamment l'acide folique. Un chercheur américain, Sydney Faber, démontra bientôt que l'acide folique, loin de lutter contre la maladie accélérât son évolution.

Au milieu du 20<sup>ème</sup> siècle la résistance s'organisa. Les volontaires se regroupèrent.

Ce fut encore la guerre (déjà !) qui fournit l'occasion d'une expérience décisive. Durant la campagne d'Italie le lieutenant médecin Marcel Bessis proposa de traiter les blessés victimes de graves écrasements musculaires par l'échange total du sang : l'exsanguino-transfusion. Après la guerre, dans son "laboratoire-caveau" de l'hôpital Saint-Antoine, il utilisa cette technique pour sauver les enfants dont la vie était mise en danger par les anticorps de leur mère.

Plusieurs après-midi par semaine Jean Bernard rend visite à Marcel Bessis dans son laboratoire. Ils travaillent et réfléchissent ensemble, ils ont eu connaissance des résultats de certaines transfusions sanguines réalisées sur des enfants leucémiques : on a remarqué que le

nombre de leurs globules blancs diminuait.

Jean continue à expérimenter sur les souris.

Finalement, après dix-huit mois d'échanges intensifs avec Maurice Bessis, il envisage de réaliser sur un enfant leucémique le grand échange du sang, l'exsanguino-transfusion.

C'est un enfant de 6 ans prénommé Michel, admis à l'hôpital Hérold le 2 octobre 1947 qui bénéficiera le premier de ce traitement. Le nombre de ses globules blancs est quinze fois plus élevé que la normale, la moelle osseuse est infiltrée par les cellules leucémiques. L'issue fatale est proche. La transfusion est décidée.

Du bras droit de cet enfant est extrait un litre et demi de sang ; la même quantité, fournie par différents donneurs, est injectée dans l'autre bras. Le sang du petit malade est remplacé à quatre-vingt-quinze pour cent.

Octobre 1947. Suzanne, la laborantine, observe au microscope un fragment de la moelle osseuse de Michel, dont le sang a été renouvelé dix jours auparavant. Suzanne n'en croit pas ses yeux (ou plutôt son oeil, celui qui plonge dans l'oculaire unique) : toutes les cellules sont redevenues normales, les cellules leucémiques ont disparu ! Elle pousse la porte du bureau voisin et annonce l'extraordinaire nouvelle à Jean Bernard et Marcel Bessis. C'est un grand moment d'émotion, comme il y en a peu dans une vie. Les jours suivants, la température de l'enfant redevient normale. Il retrouve son caractère vif et enjoué. Il dort et s'alimente bien... Une deuxième transfusion est réalisée quelques jours plus tard. Bientôt la moelle et le sang redeviennent normaux.

Michel est-il guéri ? On peut le penser. Hélas, quelques mois plus tard, la maladie reprend le dessus et l'emporte. La douleur est d'autant plus forte qu'un espoir était né...

Pourtant la défaite des médecins n'est pas totale : ils ont prouvé qu'il était possible d'envisager une rémission complète de la leucémie en modifiant le milieu sanguin.

Une découverte est une des choses les plus difficiles à faire admettre. Lorsque Jean Bernard et Marcel Bessis présentent leurs travaux devant les membres de la Société médicale des hôpitaux de Paris, l'un d'entre eux déclare après avoir examiné au microscope une goutte du sang du petit

Michel : “Il est vrai que les globules blancs de votre malade ressemblent beaucoup à des cellules leucémiques, mais puisqu'une rémission est survenue il ne s'agissait certainement pas de leucémie.”

Curieuse logique montrant la puissance des a priori dont les scientifiques eux-mêmes sont souvent les victimes. Cela devrait nous rendre méfiants envers eux lorsqu'il tendent à légiférer hors de leur domaine de compétence, mais ceci est une autre histoire...

Malgré l'incrédulité des grands aînés, Jean Bernard et Maurice Bessis, portés par la certitude d'aboutir bientôt, poursuivent leurs recherches.

Pendant vingt ans ils réussissent à prolonger la vie des enfants leucémiques même s'ils ne parviennent pas encore à les guérir.

Mais le combat devient international. La maladie est attaquée sur plusieurs fronts.

A Boston, Sydney Faber s'intéresse maintenant à la chimiothérapie et particulièrement aux antagonistes de l'acide folique. Par ailleurs l'explosion accidentelle en plein océan Pacifique d'un container d'ypérite dans les soutes d'un navire américain ouvre fortuitement une nouvelle piste. On découvre que ce gaz de combat responsable de tant de victimes pendant la première guerre mondiale diminue le nombre des globules blancs. Ainsi sont découverts de nouveaux médicaments des leucémies qu'on appellera “analogues de l'ypérite”, ou “moutardes azotées”. Un jour, du sérum de cobaye, injecté à une souris leucémique, entraîna la guérison de celle-ci. On crut avoir découvert une immunothérapie. On sut plus tard que le sérum de cobaye, différent de celui des autres espèces animales, contient de grandes quantités d'une enzyme appelée asparaginase. Or, les cellules leucémiques, différentes en cela des cellules normales, sont incapables de faire la synthèse de l'asparagine, indispensable à leur croissance, et doivent la recevoir du sang circulant. Il se trouve que l'asparaginase détruit l'asparagine du sang, interdisant ainsi la croissance des cellules leucémiques sans troubler la croissance des cellules saines, capables, elles, de faire la synthèse de l'asparagine. L'asparaginase, dont la découverte a été favorisée par le hasard, est le premier exemple d'un médicament dont l'action est fondée sur la différence entre la cellule leucémique et la cellule normale. Initialement extraite du sérum de

cobaye, l'asparaginase est actuellement obtenue à partir de cultures de colibacilles, ouvriers dociles des pharmacologies nouvelles.

D'autres substances révéleront une certaine efficacité : les sécrétions d'une éponge du golfe du Mexique, la colchique des prés, des champignons, des bactéries...

De leur côté, les paysannes du Québec soignent le diabète avec des tisanes de pervenche. A l'analyse, on s'aperçoit que ce breuvage ne fait pas baisser le taux de sucre mais qu'en revanche il diminue fortement, lui aussi, le nombre de globules blancs. On tirera de la pervenche un médicament antileucémique de premier ordre.

Les intelligences du monde entier sont donc mises à contribution, ainsi que la faune et la flore des cinq continents. Mais la maladie, telle un maître d'école inflexible, pose un problème apparemment insoluble. Les éléments dont nous disposons pour l'affronter sont disséminés dans le monde entier. Chaque retard dans la solution de l'énigme correspond à des morts nouvelles. Des morts d'enfants.

Bien sûr, à défaut de les guérir complètement on peut s'efforcer d'améliorer la vie des jeunes malades. En 1957, lorsque Jean Bernard arrive à l'hôpital Saint-Louis, les mères des petits leucémiques sont autorisées à rester une heure par jour auprès des enfants. Jean, avec d'autres collègues, lutte contre l'administration et réussit à obtenir que les mères puissent rester toute la journée à l'hôpital si elles le désirent. Ceci est rendu possible par la création à l'intérieur de l'hôpital des "maisons maternelles". Ces améliorations sont nécessaires et bénéfiques, mais c'est une façon de gérer la douleur, non de la soulager.

En 1960, Jean Bernard est interviewé à la télévision. On lui demande : "Verrez-vous la guérison de la leucémie de votre vivant ?"

Avec sagesse il répond : "J'ignore combien de temps il me reste à vivre..."

Dans les années qui suivent, Jean et Georges Mathé de l'hôpital Saint-Louis pratiquent sur les enfants leucémiques la greffe de la moelle osseuse. Mais les résultats restent encore incertains. Il faudra attendre les remarquables découvertes de Dausset sur les groupes sanguins HLA (human leucocyte antigens, antigènes des globules blancs de l'homme) et la façon de lutter contre le

phénomène de rejet pour que cette greffe devienne un moyen de traitement efficace.

La greffe de moelle osseuse permet la guérison de la moitié des malades atteints de leucémie myéloïde chronique et d'un pourcentage notable de malades atteints de leucémie aiguë. Pour éviter les problèmes de rejet on a eu recours à l'autogreffe : la moelle du malade, prélevée en période de rémission est conservée à basse température et réinjectée ultérieurement.

Quelles sont, au début du troisième millénaire, les perspectives d'avenir pour la lutte contre la leucémie ?

Le Professeur Jean Bernard a été le témoin privilégié de l'évolution des méthodes thérapeutiques. C'est à lui que l'on s'adresse en priorité lorsqu'il s'agit d'établir pour le grand public le bilan de la recherche.

Nous apprenons ainsi que des voies nouvelles se sont récemment ouvertes dans plusieurs directions. Parmi celles-ci :

— l'utilisation, pour la greffe, non pas de moelle osseuse, mais de sang de cordon ombilical, prélevé à la naissance. Ce sang est très riche en cellules jeunes comme celles de la moelle.

— le sang périphérique contenant un petit nombre de ces cellules jeunes analogues à celles de la moelle, des échantillons de sang concentré pourraient, dans certains cas, remplacer la greffe de moelle.

Longtemps, les seuls traitements des leucémies ont été les traitements destructeurs. Depuis quelques années, un traitement correcteur permet la rémission non pas en détruisant les cellules leucémiques, mais en les corrigeant, en les transformant peu à peu en cellules sanguines normales.

Ce sont les travaux d'une équipe française (L. Degos) et d'une équipe chinoise (Wang) qui ont permis cette découverte. Le médicament efficace est une substance chimique dérivée de la vitamine A, l'acide tout-transrétinoïque. L'association de l'acide tout-transrétinoïque en alternance avec les traitements antérieurs a permis de doubler le taux des guérisons.

En décembre 2000, les journaux annoncent qu'un nouveau médicament contre la leucémie

vient d'être mis au point par le docteur H. Kantarjian, du centre Anderson de Houston. Quarante-vingt-dix pour cent des malades en première phase de la maladie sont toujours en rémission après six mois de traitement.

L'intérêt de la nouvelle molécule utilisée est de bloquer spécifiquement une protéine anormale qui fait proliférer les globules blancs. A suivre...

Dans la lutte contre la leucémie, comme dans bien d'autres domaines, il n'y a pas une découverte fondamentale, un "Eurêka!" qui modifie définitivement l'approche du problème. Si les rémissions sont devenues de plus en plus longues, puis définitives (aux Etats-Unis on considère comme une guérison une rémission de sept ans ; en France on attend dix ans), c'est grâce à la combinaison de plusieurs méthodes (transfusion, greffe de moelle, chimiothérapie) et surtout à l'élaboration de programmes de soins de mieux en mieux organisés. Car il ne suffit pas de soigner le malade quand il va mal. il faut aussi lui prescrire un traitement préventif lorsqu'il va mieux.

Ainsi, on pourrait dire que la leucémie n'a pas été vaincue par l'apparition d'une arme nouvelle (un médicament) mais par l'application d'une stratégie de plus en plus perfectionnée, associant différents moyens.

Actuellement la guérison survient chez l'enfant dans le tiers des cas. Il faudra encore attendre quelques années la mise au point d'un vaccin efficace.

Reste une question essentielle : quelle est l'origine de la leucémie ?

Le médecin, en effet, ne peut se contenter d'être un guerrier qui affronte le mal et développe ses stratégies de combat, il ne doit pas oublier l'adage selon lequel "mieux vaut prévenir que guérir". L'action de Jean Bernard ne s'est pas limitée à l'invention de méthodes thérapeutiques, il s'est aussi penché sur les causes favorisant l'apparition de la maladie. Et ses découvertes, là encore, sont d'un grand intérêt.

On a remarqué qu'il se déclarait vingt à trente fois plus de leucémies chez les enfants souffrant de trisomie mongolienne que chez les enfants normaux. Le Professeur Jérôme Lejeune a montré que cette trisomie est due à la présence dans toutes les cellules de trois chromosomes du groupe 21 au lieu de deux. Ainsi, il semble que la trisomie favorise l'apparition de la leucémie,

mais on ne sait pas encore comment.

Parmi les pionniers de la radiologie et les physiciens exposés aux radiations ionisantes, plusieurs ont été atteints de leucémie.

La fréquence des leucémies dans les populations japonaises bombardées, à Hiroshima et Nagasaki, a cruellement confirmé le pouvoir des radiations de provoquer des leucémies. On a compté sept fois plus de leucémies dans les populations soumises à la bombe atomique que dans les autres villes japonaises.

Le benzène, agent chimique employé dans diverses industries (caoutchouc, héliogravure, etc.) provoque des cas de leucémie chez les ouvriers qui le manipulent sans protection.

Le professeur Jean Bernard a joué un rôle important dans la découverte de cette nuisance et dans la réaction des autorités sanitaires.

Les radioleucémies et les leucémies provoquées par le benzène sont aujourd'hui reconnues par la législation française comme des maladies professionnelles.

La recherche progresse sans cesse, et par des voies parfois surprenantes. Ce n'est pas toujours dans les laboratoires les plus modernes, possédant le matériel le plus sophistiqué, que les découvertes se produisent...

Ainsi, à Kampala, capitale de l'Ouganda, Denis Burkitt, un chirurgien britannique, observe vers 1958-1960, chez de nombreux enfants africains, la fréquence particulière d'une tumeur de la mâchoire, très proche par son anatomie des leucémies. Les enfants atteints viennent seulement de certaines régions d'Ouganda. Déjà, auparavant, les grands explorateurs Stanley et Livingstone, avaient dessiné des têtes d'enfants déformées par la même tumeur dans les marges de leurs carnets ; ils avaient noté aussi que les sorciers africains recommandaient la migration aux populations des villages où des tumeurs étaient observées.

Les recherches ont montré que la tumeur de Burkitt dépend de la température et de l'humidité ; elle n'est observée que lorsque la température est égale ou supérieure à 16°C, l'humidité égale ou supérieure à 51 cm par an. Mais la tumeur n'apparaît que lorsque plusieurs autres conditions sont réunies : la présence d'un virus universel, du type de celui qui déclenche en

Europe de bénignes mononucléoses, la contamination par le parasite du paludisme, transmis par un moustique, certaines anomalies chromosomiques, enfin la pauvreté qui, avec le manque d'hygiène, favorise aussi l'apparition de la maladie (peut-être certaines coutumes très simples sont-elles importantes, telle celle de couvrir ou non d'un voile le berceau de l'enfant, le protégeant ou non contre les moustiques...)

La tumeur de Burkitt a renouvelé la recherche sur les causes des leucémies en montrant que la maladie résulte de l'addition de nombreux facteurs.

Cela conforte l'idée, chère au Professeur Jean Bernard, selon laquelle la recherche médicale exige une approche pluridisciplinaire, ainsi qu'une vaste culture, et non une hyper-spécialisation. Le chercheur doit avoir l'oeil à son microscope, il doit écouter et observer ses malades, mais une vision d'ensemble de la maladie, à l'échelle planétaire et selon son développement historique lui est également nécessaire. Il découvre alors des réalités passionnantes.

Par exemple, le fait qu'il existe deux fois plus de leucémies en Suède qu'en Italie ; que la leucémie lymphoïde chronique est très rare en Extrême-Orient. À ces variations géographiques s'ajoutent des variations historiques. Ainsi, la fréquence si cruelle de la leucémie aiguë du petit enfant est, en Europe occidentale, un phénomène récent.

D'autre part, la fréquence générale des leucémies a augmenté partout dans le monde jusque vers 1960, a cessé d'augmenter à partir de cette date et commence à diminuer, à l'approche de l'an 2000. Pourquoi ? Cela reste encore en grande partie une énigme.

Cette histoire du traitement de la leucémie, ébauchée ici dans ses grandes lignes et par la force des choses inachevée est pleine d'enseignements. Elle nous apprend d'abord que la lutte contre la maladie est l'engagement de toute une vie. Elle nous rappelle ensuite que tout progrès est le fruit d'un travail acharné, mais aussi d'heureux hasards qu'il faut savoir accueillir même s'ils obligent à renoncer aux idées préconçues. Enfin, elle souligne que la victoire ne peut être obtenue que par une communauté répartie sur l'ensemble de la planète, attentive aux formes particulières des maladies dans des régions différentes, aux pharmacopées traditionnelles, etc.

Autant le chercheur doit être déterminé dans son choix éthique, autant il doit rester humble

dans son travail. Ce dernier doit toujours être en relation avec l'ensemble de la communauté scientifique, celle-ci étant organisée en véritable réseau de résistance au mal.

Comment ne pas penser au beau livre de Camus : “La Peste” ?

Dans ce roman, cette maladie terrible qui dévaste la ville d'Oran n'est vaincue ni par un médicament nouveau ni par une initiative géniale : elle se retire d'elle-même lorsqu'elle trouve en face d'elle des hommes, tous différents, qui ont réussi à s'unir pour la combattre. Cette hypothèse, plus littéraire que scientifique, n'engage que moi. Et, puisque j'en suis aux remarques personnelles, j'avouerais encore, pour conclure ce chapitre, que Jean Bernard me fait souvent penser au docteur Rieux tel que le décrit Camus. Ce docteur Rieux qui voulait “dire simplement ce qu'on apprend au milieu des fléaux, qu'il y a dans les hommes plus de choses à admirer que de choses à mépriser” et porter “le témoignage de ce qu'il avait fallu accomplir et que, sans doute, devraient accomplir encore, contre la terreur et son arme inlassable, malgré leurs déchirements personnels, tous les hommes qui, ne pouvant être des saints et refusant d'admettre les fléaux, s'efforcent cependant d'être des médecins.”

### Quelques visages

Dans les pages précédentes nous avons beaucoup parlé de la maladie et du combat acharné mené contre elle.

Mais le médecin voit toujours cet ennemi à travers la personne des malades. Entre eux et lui se tissent des liens affectifs.

Parmi les nombreuses rencontres qui ont jalonné la vie de Jean Bernard, voici quelques portraits.

En 1945, une jeune assistante sociale de vingt-six ans, Marie, vient le consulter. Elle s'inquiète d'une petite fièvre persistante. Le médecin envisage d'abord une infection bénigne de la

gorge ou de la peau. Il pense aussi à une possible origine rhumatismale. Mais les examens ne révèlent rien de ce côté-là. La fièvre s'entête. Alors Jean commence à envisager une maladie très grave, l'endocardite lente. Bientôt la pâleur de Marie et le gonflement de sa rate renforcent la probabilité du diagnostic. Enfin la culture du sang prélevé confirme la présence de l'agent de la maladie, un streptocoque.

Vaccins, transfusions, sulfamides, pénicilline, tous les moyens employés s'avèrent inefficaces. Jean Bernard estime qu'il doit la vérité à Marie. Il l'informe qu'elle est condamnée. L'échéance fatale surviendra dans les deux ans à venir.

Pourtant Marie ne perd pas courage. Elle décide d'aller vivre à la campagne et de se consacrer à la prière.

Au début de l'année 1946, Jean Bernard apprend qu'une équipe américaine vient de faire une découverte prometteuse : si un streptocoque résiste aux doses habituelles de pénicilline, il est détruit par des doses dix fois supérieures.

Jean n'hésite plus : il fait revenir Marie et la soigne avec des doses massives de pénicilline. Elle guérit. Aujourd'hui, c'est une heureuse grand-mère.

En 1950, des amis de Jean Bernard lui demandent de venir soigner leur fille Catherine, âgée de onze ans. Une ou deux fois par an, il se rend chez eux pour soigner un rhume, une angine. Mais cette fois, c'est plus sérieux. La petite se plaint de violents maux de tête. Elle vomit et sa température est élevée. Surtout, détail alarmant, sa nuque est raide. Catherine est admise d'urgence dans le service du professeur Robert Debré, à l'hôpital des enfants malades. Le diagnostic tombe : méningite tuberculeuse avec présence du bacille de Koch dans le liquide rachidien. C'est un arrêt de mort. A moins que... Jean Bernard et Robert Debré se consultent : il existe bien une substance que l'on pourrait utiliser contre ce type d'affection, c'est la streptomycine, découverte par le chercheur américain Waksman. Mais elle n'a pas encore vraiment fait ses preuves. Elle peut provoquer aussi des troubles que l'on évalue mal, pouvant aller jusqu'à la surdité. Pourtant c'est le seul espoir de sauver Catherine. Jean Bernard et Robert Debré décident de courir le risque et de l'employer. Le traitement est long et douloureux. Il

impose de pénibles injections intrarachidiennes.

La petite fille les supporte et lutte courageusement. Le liquide rachidien se purifie et peu à peu retrouve son état normal. Catherine est guérie. Elle est le premier enfant en Europe à avoir suivi ce traitement. La streptomycine ne lui laissera pas de séquelles et elle fera une brillante carrière universitaire.

Malheureusement tous les cas ne connaissent pas une issue heureuse.

En 1958, un garçonnet prénommé Robert, atteint d'une leucémie aiguë est hospitalisé dans le service d'hématologie de l'hôpital Saint-Louis à Paris.

A cette époque on prolonge la vie des enfants leucémiques sans jamais obtenir de guérison. Une rémission est obtenue et puis c'est inévitablement la rechute. L'enfant quitte l'hôpital ; il ne lui reste que quelques mois à vivre. Sans rien leur cacher, Jean Bernard explique la situation aux parents. Il leur remet les médicaments qui limiteront les souffrances de leur fils.

Mais le père et la mère du petit Robert ont un dernier espoir : la nièce d'une concierge qui loge près de chez eux a entendu parler d'un traitement miraculeux découvert par un chercheur exerçant en lisière de la Forêt Noire. Ce médecin est appelé. Le voici à Paris. Il entre dans la chambre de l'enfant et sans l'examiner demande qu'on lui apporte deux brebis pleines. Comment trouver deux bêtes dans cet état en plein Paris à deux heures du matin ? On réveille un boucher qui fait appel à des marchands de bestiaux. Toute une chaîne de solidarité se met en place. Enfin les deux brebis arrivent dans le troisième arrondissement. Elles sont rapidement transportées dans la chambre de l'enfant. Le médecin les tue aussitôt, les ouvre, en extrait les foetus, les broie et les réduit en une mixture qu'il injecte sous la peau de l'enfant. Puis il se lave les mains, demande ses honoraires —qui sont exorbitants — et retourne sans attendre en Allemagne.

Hélas, comme il fallait s'y attendre, le remède ne produit pas le miracle attendu. Au lieu de cela, le petit Robert souffre atrocement pendant deux jours et meurt. Les parents ont perdu leur fils et sont ruinés.

Cependant, grâce à l'acharnement des chercheurs, tous les combats contre la leucémie ne seront pas perdus.

En 1972, Jean Bernard reçoit dans son courrier un exemplaire du journal " Action Sport " de Tunis. Sur la première page, un gros titre : "Myriam X bat le record d'Afrique du Nord du 100 mètres en natation". Le professeur s'interroge sur la raison de ce curieux envoi, car il ne s'intéresse pas particulièrement à l'athlétisme en Afrique du Nord. Il s'apprête à jeter ce journal quand il relit le nom de la championne. Myriam... Ce prénom lui rappelle quelque chose. Il revoit le visage d'une petite fille. Il cherche dans ses dossiers. Pas de doute, la voilà, c'est bien elle.

Il se souvient. C'est en 1963 que Myriam est entrée à Saint-Louis. Elle avait dix ans. Une leucémie aiguë avait été diagnostiquée. Un traitement commencé à Tunis s'était poursuivi à Paris.

Myriam était intelligente, active. Elle supportait courageusement les malaises, la fièvre, les douleurs. Son état s'était amélioré. La médecine avait progressé depuis la mort du petit Robert. Bientôt Jean annonça à la fillette et à ses parents qu'une rémission totale avait été obtenue. Myriam rentra à Tunis. Après un traitement d'entretien qui dura plusieurs années elle put reprendre une vie normale. Elle était la première enfant au monde à guérir d'une leucémie aiguë... Elle envoya des nouvelles régulièrement puis un jour, elle cessa d'écrire.

Et voilà que neuf ans après sa leucémie elle annonçait à Jean Bernard sa victoire dans un championnat de natation ! Désormais les lettres se succédèrent. L'année suivante Myriam gagna un concours hippique, puis elle se maria. Un jour elle demanda à Jean Bernard :

— Vous m'avez dans le passé parlé de mes futurs enfants. Pensez-vous que je puisse maintenant envisager une grossesse ?

— Probablement ! Mais auparavant il est nécessaire que vous veniez à Paris passer des examens approfondis. Deux mois après, Jean reçut de Myriam un faire-part annonçant la naissance de son enfant. Elle lui avait demandé la permission d'envisager une grossesse alors qu'elle était enceinte de sept mois ! Elle avait en fait besoin d'être rassurée.

Aujourd'hui Myriam et ses deux enfants se portent bien. La leucémie n'est plus pour elle qu'un mauvais souvenir.

Nombreux sont les malades soignés, sauvés par Jean Bernard, qui continuent à lui envoyer régulièrement des nouvelles. Ils témoignent ainsi de leur gratitude.

Il est une autre catégorie de personnes qui cultivent avec émotion le souvenir du professeur : ses élèves. Toute une génération de chercheurs reconnaît en lui un véritable Maître, grand savant, grand pédagogue, attentif et exigeant. Je pourrais multiplier les témoignages de reconnaissance. Toutefois, de peur de tomber dans l'hagiographie, je préfère terminer ce chapitre par une petite note d'humour.

Un soir, sur la terrasse de l'hôtel King David de Jérusalem, j'ai fait la connaissance d'un médecin qui me demanda à quoi j'occupais mes journées. Je lui dis que je travaillais à une biographie du professeur Jean Bernard. Je vis à sa réaction que ce nom ne le laissait pas indifférent.

— Vous le connaissez ?

— Je pense bien, répondit-il, c'est lui qui m'a recalé à mon examen de doctorat !

Et il me raconta comment, quelques années auparavant dans un hôpital parisien, il s'était trouvé face au Professeur pour une épreuve de diagnostic. Le “sujet de l'examen” était une femme alitée.

— Que pourriez-vous me dire de cette patiente ? interrogea le Professeur.

L'étudiant observa, ausculta, palpa... et déclara qu'il ne détectait aucun symptôme particulier. “Cette personne est en parfaite santé, ou bien, si elle a été malade, elle est guérie”.

— Examinez-la encore ! J'aimerais que vous soyez sûr de vous... Quelque chose vous a peut-être échappé ?.. insista Jean Bernard.

L'étudiant sentit la sueur lui monter au front ; il revient à la patiente, la scruta à nouveau du mieux qu'il put et, finalement, conclut qu'il ne voyait toujours rien à signaler.

Le verdict tomba comme un couperet :

— Vous ne serez jamais médecin !

Et, à l'étudiant stupéfait, Jean Bernard désigna les pieds de la patiente : chacun d'eux comptait un sixième doigt !

Moralité : la recherche approfondie ne doit jamais amener à négliger les constats du simple bon sens...

Mon interlocuteur n'avait pas oublié cette leçon. C'est peut-être la raison pour laquelle il est tout de même devenu médecin...

## Voyages

Jean Bernard a été amené, par sa profession, à beaucoup voyager. En 1946, il se rend pour la première fois aux Etats-Unis. Il s'agit, au sortir de la guerre, de renouer les liens entre les chercheurs, de confronter les expériences, de découvrir les innovations. Les revues scientifiques ne suffisent pas à diffuser les informations nécessaires. Après ces années inhumaines, la soif est grande aussi de revivifier la recherche par des contacts multiples.

Une fois passée cette période de “remise à niveau”, Jean Bernard prendra maintes et maintes fois son bâton de pèlerin pour transmettre aux autres pays les résultats de ses travaux. Car la France est à la pointe de la connaissance en hématologie et dans le traitement des leucémies.

Ainsi, un jour de l'année 1950 dans sa maison d'Aizecq où il n'a pas fait installer le téléphone pour y travailler tranquille, il voit arriver un petit garçon qui court, un papier à la main.

C'est le fils des voisins, équipés, eux, du téléphone, qui vient transmettre un message urgent provenant... d'Australie ! On est venu dénicher au fin fond de la campagne charentaise le spécialiste du grand échange du sang, la transfusion générale. Là-bas, aux antipodes, un malade attend la transfusion générale qui reste son seul espoir de survivre. Jean Bernard ne se dérobe pas, il se rend aussitôt en Australie, ce qui représente à l'époque une grande expédition, avec étapes à Dakar, au Brésil, au Chili...

Au fur et à mesure que ses succès se confirment dans la lutte contre la leucémie, Jean Bernard est demandé partout sur la planète : conférences en Espagne, en Grèce, en Italie, en Roumanie, au Japon ; séjours dans plusieurs pays d'Afrique, en Inde, au Vietnam pour assurer ce

transfert de connaissances indispensable aux nations qui n'ont pas les moyens d'investir dans la recherche.

La recherche médicale est aussi un formidable passeport pour franchir le Rideau de Fer, tombé depuis la guerre entre les pays libres et les pays communistes.

En 1951, Jean Bernard est appelé en consultation en URSS. Durant son séjour, il sera surveillé en permanence. Mais malgré le cadre oppressant du régime, il garde un excellent souvenir des médecins qu'il a rencontrés et avec qui il a continué d'entretenir des rapports amicaux.

En Hongrie, il note le divorce entre le gouvernement et la population, signe annonciateur des événements tragiques de 1956.

Mais la plus grande surprise lui vient de la Chine, qu'il découvre en 1957. Le dépaysement total, tant celui des paysages que celui des coutumes et des façons de penser, le fascine. Cette intrusion dans un autre monde reste jusqu'à aujourd'hui son meilleur souvenir de voyage.

Aujourd'hui, le mouvement s'est inversé : beaucoup de pays étrangers envoient leurs chercheurs passer un séjour en France pour se former.

Jean Bernard voyage moins ; il ne veut pas risquer, l'âge venant, des ennuis de santé à l'étranger.

Mais tous ses déplacements lui ont permis d'élaborer une philosophie du voyage, dont la quintessence tient en deux recommandations : munissez vous d'un bon livre et n'engagez pas la conversation avec votre voisin !

Il a aussi une définition très personnelle du plaisir de voyager : c'est le dégagement momentané de toute responsabilité ; être dorloté, pris en charge, materné.

C'est aussi l'interruption du cours de la vie ordinaire, l'exaltation de l'imprévu, de l'insolite...

Et sans doute Jean Bernard ne désavouerait-il pas ces lignes que Paul Morand consacre à l'éloge du voyage : "Voyager, c'est être infidèle. Soyez-le sans remords ; oubliez vos amis avec des inconnus ; trompez vos maîtresses avec des monuments ; à vos parents, préférez ce placeur de films avec lequel vous faites un poker de douze jours à travers le Pacifique. N'écrivez pas ; dites-

vous que votre livre d'adresses est un cimetière ; mettez-vous en friche ; assolez votre esprit, faisant alterner les cultures de solitude, de silence avec les récoltes de travail ou de succès. Un déplacement c'est, par magie, une vie nouvelle avec une naissance, une croissance et une mort, qui nous est offerte, à l'intérieur de l'autre.”

Pour un homme d'exigence, de devoir, quel soulagement que ces parenthèses de quasi apesanteur !

## Les Grandes Rencontres

Le génie, c'est Dieu qui nous le donne, mais le talent nous regarde.

Gustave Flaubert

Parmi les chercheurs qui ont joué un rôle important dans les premières étapes de la lutte contre la leucémie se trouve l'américain Sidney Farber.

C'est un de ces hommes comme les apprécie Jean Bernard : brillants, éclectiques, autant artistes que savants. Ce bostonien est musicien (excellent violoniste), féru de la philosophie de Husserl et capable d'enseigner les mathématiques...

Autre personnalité marquante : le Mexicain Ignazio González Guzman, l'un des plus grands spécialistes des cellules du sang. Il montra un jour à Jean Bernard son arbre généalogique. Celui-ci commençait par le mariage d'un évêque défroqué, compagnon de Cortés, et d'une princesse indienne. L'évêque excepté, tous ses ascendants depuis quatre siècles étaient Indiens. C'était aussi un familier de la littérature française : Jean Bernard se souvient de l'avoir entendu réciter de mémoire trois pages de Proust lors d'une soirée. Ce qui ne l'empêchait pas d'être aussi un

champion de pelote basque !

Jean Bernard a souvent remarqué que chez les grands savants la coexistence de différents centres d'intérêt au lieu de se perturber mutuellement semble au contraire favoriser une agilité d'esprit et un pouvoir de concentration propices à l'émergence de nouvelles idées.

Jacques Monod était de ceux-là. Dans les dernières années de sa trop courte vie, lorsque Jean Bernard lui rendait visite, il était accueilli sur le palier par les accents d'une pièce de Beethoven ou de Schubert jouée au violoncelle. Ils parlaient aussi bien de médecine que de littérature ou de philosophie. Avec malice, Jacques Monod lui confia un jour : "Dans ma relation avec la médecine, j'ai connu deux périodes. Au cours de la première période, je méprisais tous les médecins sans exception. Au cours de la seconde, je méprisais tous les médecins, à l'exception de Jean Bernard et Jean Hamburger !" Jean Bernard relit souvent l'éloge de la connaissance écrit par cette personnalité si forte et si authentique : "L'éthique de la connaissance est irrémédiablement différente des systèmes religieux ou utilitaristes qui voient dans la connaissance non pas le but lui-même, mais seulement le moyen d'atteindre le but. Le but, ce n'est pas, avouons-le, le bonheur de l'humanité, sa puissance temporelle ou son confort, c'est la connaissance objective elle-même."

Quant à François Jacob, après avoir fait preuve d'héroïsme en Libye et en Normandie pendant la dernière guerre mondiale, il fut à la fois grand biologiste et, lui aussi, écrivain remarquable. Ses ouvrages, de la "Logique du vivant" à "La Statue intérieure", allient l'art de l'expression à la connaissance.

Mais Jean Bernard n'a pas fréquenté que des médecins ou des savants. L'un de ses amis les plus proches fut le philosophe Jean Guitton. Ils se sont souvent promené dans le Jardin du Luxembourg. Souvent ils ont parlé de la mort.

Jean Guitton était un philosophe chrétien, il résumait ainsi sa pensée et son espérance :

"S'il est vrai que l'homme se compose de trois parties dont l'une est l'esprit, l'autre l'âme et la troisième le corps, on aperçoit que les rapports de ces trois parties peuvent se modifier. L'apôtre Paul donne cette définition de la mort : « La mort, c'est la disparition de l'âme », c'est à dire la disparition de la psyché. En apparence, c'est aussi la disparition des deux autres vies, celle

de l'esprit et celle du corps. Et pourtant, ce qui devrait se passer (ce qui se passera sans doute), c'est que la partie la plus haute de nous-mêmes, à savoir l'esprit, assumera en elle la partie la plus basse, à savoir le corps. Cette réédification de nous-mêmes sans la psyché, autour de l'esprit qui sublime le corps est ce que Saint Paul appelle la Résurrection. Ainsi, ressusciter, c'est accomplir pleinement sa destinée, c'est voir en soi réconciliés en une union éternelle la partie la plus basse et la partie la plus haute de nous-mêmes, le biologique et le mystique par-delà le psychique.”

Jean Guilton avait poussé tellement loin sa méditation sur la mort, qu'il apparaissait comme l'un des meilleurs “spécialistes de l'au-delà”, comme l'un de ceux qui ont soulevé un coin du voile. A tel point que François Mitterrand, alors président, débarqua un beau matin chez lui avec toute son escorte pour lui demander : “Guilton, parlez-moi donc de la mort ”... Moment fascinant où le Prince, inquiet, va consulter le Sage. Dans ses derniers temps, Jean Guilton refusait toute visite et ne sortait plus : il se concentrait sur son prochain départ. Parti pour la dernière aventure, il connaît aujourd'hui la réponse.

Jean Bernard, lui, reste dans l'incertitude mais il n'est pas inquiet. En tant que scientifique il connaît la nécessité de la mort, sa justification. Aussi paradoxal que cela puisse paraître la mort représente un progrès dans l'histoire de la vie. En effet la reproduction sexuée, la différence individuelle et la mort, apparues en même temps, ont assuré le développement et la complexification des formes vivantes.

Sans l'“invention” de la mort l'homme n'aurait jamais pu apparaître. Et à l'échelle même de l'humanité, comment imaginer un progrès si les générations ne se remplaçaient pas ?.. Dans son roman “Le Grand secret” René Barjavel nous a fait entrevoir toute l'horreur que représenterait une immortalité matérielle.

Mais la mort n'est pas seulement un sujet d'étude et de réflexion, elle est une expérience inévitable qui nous concerne tous.

Jean Bernard, qui a connu de grands dangers, fait partie de ces hommes qui n'ont pas peur de leur propre mort. Prisonnier des Allemands à Fresnes il pouvait être fusillé à chaque instant. Mais même dans ces moments-là la curiosité l'emportait chez lui sur la crainte.

Il aborde la question d'un au-delà possible sans idée préconçue, avec curiosité même : ce qui arrivera est de toute façon imprévisible... Nous sommes comme l'enfant qui, dans le ventre de sa mère, ne peut imaginer le monde dans lequel il va être projeté.

Tout en admettant que probablement il se passe quelque chose après la mort, Jean Bernard ne prétend pas pouvoir en percer le mystère. Les réponses qu'on lui donne ne le satisfont pas de toute façon. S'il croit en Dieu, il reste par ailleurs indifférent aux rites religieux. De même il considère que pour rendre hommage aux morts il n'est pas important de se rendre sur le lieu matériel de leur inhumation. C'est en esprit que l'on porte le deuil des êtres qui nous sont chers.

La fausse question de la mort débouche donc sur une autre, autour de laquelle scientifiques et philosophes tournent depuis longtemps : qu'est-ce que l'esprit ?.. Il ne nous est pas possible aujourd'hui de le définir précisément et même de bien comprendre le fonctionnement du cerveau humain.

Jean Bernard est persuadé que chacun a au fond de soi un "territoire de spiritualité" qui tantôt vient au premier plan, tantôt passe au second. Peut-être pourrions-nous aussi l'appeler "jardin secret", mais en sachant que nous n'explorons qu'une petite partie de ce jardin et que bien loin d'être un enclos privé il ouvre sur l'infini...

Parfois cet infini se laisse pressentir.

Jean Bernard se souvient d'une curieuse expérience, vécue un dimanche après-midi. Les enfants sont partis en vacances. Jean et son épouse sont seuls à la maison. Dans son bureau Jean essaie vainement de rédiger le texte d'une conférence qu'il doit bientôt prononcer à New-York. Rien à faire, le cœur n'y est pas. Il tourne en rond, remâchant de vagues hypothèses, concevant des expériences possibles... En fin d'après-midi, admettant qu'il est vain de s'obstiner, il propose à sa femme de sortir, d'aller au cinéma.

Là, dans la salle obscure, bien installé dans son fauteuil, il se rend compte qu'un mouvement se produit en lui. Coupé de la salle, du film, des spectateurs qui l'entourent, il ferme les yeux et "sent" son esprit travailler, indépendamment de tout effort, de toute crispation de la volonté. Les idées qu'il s'était vainement efforcé de rassembler toute la journée s'ordonnent

maintenant avec clarté, avec évidence. Ne vient-il pas de vivre le phénomène mystérieux de l'inspiration ?

Comment expliquer ce curieux phénomène ?

Malgré les grands progrès réalisés par la recherche nous ignorons encore comment fonctionne exactement le cerveau. La création d'une oeuvre ou même d'une simple pensée reste une énigme.

Cette énigme, selon Jean Bernard, présente trois aspects.

D'abord, elle révèle un fossé infranchissable entre l'homme et l'animal. Jean Bernard ne croit pas que le passage de l'animal à l'homme soit graduel. "Le plus malin des singes n'est rien à côté d'un enfant de dix ans" dit-il parfois.

Ensuite, il pense qu'il faut s'interroger sur ce qui fait la différence entre grands créateurs et créateurs mineurs.

Enfin, il constate que même chez un grand créateur il y a des moments plus ou moins favorables à l'inspiration. Jean Bernard a bien connu Saint John Perse qui lui confiait : "Il y a des périodes où rien ne vient." Jean Bernard a repéré une relation objective de l'âge avec la création : les mathématiciens créent surtout autour de leur vingtième année (Evariste Gallois, l'un des plus grands d'entre eux, a fait toutes ses découvertes entre dix-huit et vingt ans). En sciences on est productif entre trente et quarante ans. Par contre des peintres comme Monet, des écrivains comme Cervantes ont réalisé des travaux magnifiques à plus de quatre-vingts ans...

Pourquoi en est-il ainsi et pas autrement ?

Parmi les créateurs qui ont fait preuve de génie il en est un qui fascine particulièrement Jean Bernard : c'est Marcel Proust.

Dans les années trente à l'Hôpital Laënnec, Robert Proust, frère cadet de l'écrivain, enseignait la chirurgie dans un service voisin de celui où Jean était interne. Lors des repas pris en commun les jeunes médecins écoutaient avec passion les anecdotes racontées par le frère du célèbre écrivain. L'une d'elles impressionna beaucoup Jean Bernard. Elle illustre le pouvoir que l'esprit peut exercer sur le corps chez des êtres à la complexion très délicate.

Marcel Proust souffrait de crises d'asthme provoquées par le pollen et plus particulièrement celui des roses. On demanda à son frère Robert de lui trouver un appartement aussi éloigné que possible de tout jardin, parc ou massif de fleurs. Robert découvrit l'endroit idéal dans une petite rue de Passy. Mais la première nuit qu'y passa Marcel Proust fut terrible : une crise d'asthme épouvantable faillit l'emporter. Pourtant, il n'y avait aucune fleur dans les environs, aucun bouquet à proximité... On s'aperçut le lendemain matin que sur le papier peint de la chambre était dessiné de roses !

Quand on a l'intelligence et la sensibilité de Proust, conclut Jean Bernard, la représentation mentale peut suffire à provoquer les symptômes d'une maladie... Que l'on pense aussi à Gustave Flaubert passant par les mêmes affres qu'Emma Bovary dont il décrivait l'empoisonnement à l'arsenic...

Jean Guilton disait que Dieu seul connaît le secret du fonctionnement de la pensée humaine. Et même l'athée matérialiste Jacques Monod devait reconnaître son impuissance : "Il est contraire à la logique d'être à la fois sujet et objet. Le cerveau humain ne peut pas connaître le cerveau humain".

Voilà un beau et grand défi à relever pour la science et la médecine du XXIème siècle. Avant de quitter le sujet de la mort et de son mystère, évoquons en quelques mots une expérience récente et douloureuse, vécue par Jean Bernard, au cours de laquelle il a été sauvé par le protocole, en quelque sorte...

En mai 1994 Madame Oury-Gateland, alors recteur de l'Académie d'Orléans, passe prendre Jean Bernard en voiture pour le conduire dans cette ville où il doit donner une conférence. Alors qu'à l'arrière de la voiture il s'appête à monter à la droite de Madame le recteur, celle-ci lui indique en souriant que le protocole particulier à cette Université veut que l'invité monte du côté gauche. Aimablement Jean s'exécute. Sur la route une tempête de grêle éclate. La voiture dérape et s'encastre sous un camion. Madame Oury-Gateland est tuée sur le coup. Le chauffeur est légèrement blessé. Quant à Jean Bernard il a la cage thoracique enfoncée. Transporté inconscient à l'hôpital d'Orléans il sort du coma trois heures plus tard. Il est ensuite

transféré à l'hôpital du Kremlin-Bicêtre où son fils Olivier veille sur lui durant ses quarante jours d'hospitalisation. Rester longuement à l'horizontale est un événement nouveau pour le médecin : le voici cette fois du côté des malades et non plus des soignants, il y trouve la confirmation de ce qu'il pensait : la qualité du service dépend du patron, mais aussi du nombre, de la formation et de la personnalité des infirmières. Leur rôle, essentiel, est trop méconnu et leurs revendications concernant le manque de personnel ne sont pas assez écoutées.

Jean Bernard découvre également à cette occasion ce qu'est la douleur physique. Les côtes cassées le font souffrir à chaque mouvement, à chaque respiration. On lui fait des perfusions de morphine. Il doit patienter, supporter...

Six mois plus tard il est totalement rétabli. A quatre-vingt-sept ans son corps a fait preuve d'une étonnante capacité de récupération. Tandis que la mort l'épargnait, elle emportait l'un de ses frères plus jeune, terrassé par une crise cardiaque. Une de ses proche voisine succombait aussi, comme tant d'autres êtres parmi lesquels des enfants ayant à peine vécu.

Jean médite sur cette incompréhensible inégalité. Pourquoi celui-ci part-il plus tôt que celui-là ? Mystérieux protocole de la destinée...

Quittons à présent les frontières de l'autre monde et revenons dans celui-ci.

Parmi les personnalités que Jean Bernard a connues il faut citer cet homme d'action extraordinaire que fut le général de Gaulle.

En 1958, Jean Bernard est l'un des douze Sages chargés par de Gaulle d'organiser et d'inspirer la recherche scientifique en France. Leur mission consiste surtout à faire renaître l'esprit de recherche.

Développer la recherche suppose des moyens à mettre en œuvre, des salaires à verser, des appareils à acquérir ou à renouveler. Dans les Facultés des Sciences ou de Médecine Jean Bernard propose de créer des chaires spécialisées dans la formation des futurs directeurs de recherche. Il est soutenu par Charles de Gaulle mais aussi par un homme politique qui a bien compris l'importance de la recherche scientifique : Pierre Mendès-France. Malheureusement ce dernier restera au pouvoir trop peu de temps pour mettre ses idées en application.

Le général de Gaulle est à l'époque président du Conseil de la Quatrième République, il reçoit plusieurs fois Jean Bernard et ses onze confrères à l'Hôtel Matignon. Faisant preuve d'un grand respect pour les scientifiques, il leur laisse le choix des méthodes susceptibles d'améliorer la recherche. Il souhaite cependant obtenir des réponses rapidement. Quant à l'orientation à donner à la recherche, le général fait preuve d'un bon discernement. C'est ainsi qu'il accorde la première place à la biologie moléculaire.

Bientôt, suite aux propositions des scientifiques, les crédits de la recherche médicale augmentent considérablement. Tout heureux, Jean Bernard va annoncer la bonne nouvelle au responsable d'un laboratoire habitué à des budgets misérables. Celui-ci n'en revient pas : “Que vais-je faire de tout cet argent ?”

Ces crédits permettent notamment des constructions nouvelles à l'Institut Pasteur, à l'Institut Curie, à l'hôpital Saint-Louis, à Bicêtre, à Villejuif...

Devenu Président de la République, le général de Gaulle continue à recevoir une ou deux fois par an les Sages à l'Élysée. Il demande à chacun de commenter les progrès survenus dans son domaine. A chaque fois Jean Bernard a la désagréable impression de repasser son Baccalauréat !

Malgré cette expérience plutôt positive de collaboration avec le pouvoir, Jean Bernard pense que la politique et la médecine sont incompatibles. A la différence de certains collègues il n'a jamais envisagé de se présenter aux élections sur la liste d'un parti.

Il participe pourtant à sa façon à la vie publique en tant que membre des différentes Académies qui l'ont élu.

Je voudrais conclure ce chapitre consacré aux grandes rencontres par quelqu'un qui fut très cher au professeur Jean Bernard, et que j'ai moi-même connu : le regretté professeur Robert de Vernejoul.

Jean Bernard se souvient de trois rencontres marquantes avec cet homme délicieux.

La première, très brève, eut lieu en septembre 1942. Responsable d'un réseau de Résistance, Jean Bernard arpentait les rues de Marseille avec un compagnon, quand soudain, près du Vieux Port, ils croisent un homme de petite taille, au visage très pur, très fin. “C'est le professeur de

Vernejoul”, chuchote l'homme qui accompagne Jean Bernard. Il apprendra bien plus tard le rôle joué par Robert de Vernejoul à la tête de la Résistance médicale marseillaise ; son refus de la défaite en 1940 ; son engagement immédiat ; sa constante activité, son dévouement total au cours de quatre années vouées à la défense du pays.

La deuxième rencontre se passa dans un cadre tout différent.

En novembre 1955, Jean Bernard, candidat à une chaire professorale, devait rendre visite aux membres éminents du Comité consultatif des Universités. Il est reçu, à Marseille, par le professeur de Vernejoul avec une bonté, une chaleur, qui l'émeuvent profondément. Il visite sans tarder son service. Robert de Vernejoul s'était d'abord consacré à la chirurgie générale où il avait acquis une grande maîtrise, particulièrement dans le domaine de la chirurgie digestive. Puis, prenant tous les risques liés à une orientation nouvelle, il s'était consacré à la chirurgie du coeur dont il devint un pionnier.

La troisième rencontre marquante entre les deux hommes eut lieu en mars 1966. Robert de Vernejoul, président du Conseil national de l'ordre des médecins, organise et préside le deuxième congrès de morale médicale. La cérémonie inaugurale a lieu à Versailles en présence du général de Gaulle. Ouvrant la séance, Robert de Vernejoul souligne l'importance et la gravité des problèmes nouveaux posés par les progrès de la biologie et de la médecine.

“Les progrès de la médecine ouvrent de nos jours un étonnant pouvoir d'intervention. La science fait de nous des Dieux avant même que nous méritions d'être des hommes, a dit Jean Rostand. Il est temps d'examiner les conséquences de ces nouvelles responsabilités et de décider si les principes clairs qui définissaient jusqu'à nos jours l'éthique médicale suffisent encore pour guider notre action.”

Par ces fortes paroles, Robert de Vernejoul imposait l'urgence de cette éthique médicale, que les progrès de la biologie mettent aujourd'hui au premier plan de nos préoccupations.

Robert de Vernejoul avait réalisé à son niveau personnel cette harmonie qui manque encore à notre temps : l'union de la science et de la sagesse. Au cours de sa longue vie, déroulée sur plus d'un siècle, il se consacra à la défense des valeurs morales et à la recherche la plus innovante,

démontrant que Science peut rimer avec Conscience. Cet exemple a profondément marqué le professeur Jean Bernard, et continue de l'inspirer chaque jour.

### Histoires d'Académies

En 1972, à l'âge de soixante-cinq ans, Jean Bernard est élu à l'Académie des Sciences. A l'origine de cette élection il y a une histoire très émouvante. En 1946, le professeur Halpern, à qui l'on doit l'invention des médicaments antiallergiques, fait appel à lui pour soigner son fils malade.

Le médecin et le savant passent des jours et des jours côte à côte au chevet de l'enfant. Malheureusement la science et la médecine ont leurs limites : le jeune malade meurt après quinze jours de combat.

Vingt-cinq ans plus tard le professeur Halpern qui n'a pas revu Jean Bernard depuis le drame vient lui rendre visite et lui dit : “Je suis depuis deux ans membre de l'Académie des Sciences. Je pense que vous devriez nous rejoindre.” Jean Bernard accepte. Il a deviné que le professeur veut, de cette façon, lui témoigner sa gratitude pour avoir tenté de guérir son fils.

Il se présente donc dans la section appelée “Biologie humaine et sciences médicales”. Il est élu par quarante-cinq voix contre treize.

L'accès à l'Académie de Médecine est plus facile. Un nombre relativement important de professionnels du milieu médical finissent par s'y retrouver un jour ou l'autre. Jean Bernard y est élu sans difficulté.

Un jour le professeur Wolff, éminent biologiste, membre de l'Académie française et ami de Jean Bernard lui dit : “Nous sommes quelques-uns à penser à vous...” Il se laisse convaincre et commence les traditionnelles visites aux académiciens en place en vue de solliciter leurs suffrages.

La visite au physicien et Prix Nobel Louis de Broglie est aussi originale qu'ambiguë. Ce

savant a une méthode pour éviter de se prononcer à propos de l'élection : il parle pendant une vingtaine de minutes de telle façon qu'à la fin de l'entretien le candidat est bien incapable de savoir s'il votera pour lui...

Lorsque Jean Bernard rend visite à Paul Morand, celui-ci lui tend le compte-rendu d'un examen hématologique qu'il vient de recevoir et lui demande de le commenter, profitant du passage du médecin candidat pour s'offrir une consultation !

Quelques jours plus tard, Jacques Rueff, l'économiste fameux, conseiller du général de Gaulle, interroge Jean Bernard :

— A quel fauteuil postulez-vous ?

— Celui de Marcel Pagnol.

— Ah, tant mieux , vous aurez un beau mort !

Il faisait bien sûr allusion au traditionnel éloge funèbre. A cette époque deux dames de la haute société tiennent salon et prétendent gouverner les élections de l'Académie. Elles sont rivales : la duchesse de la Rochefoucauld et la comtesse de Fels. Peut-être s'exagèrent-elles leur pouvoir véritable mais elles paraissent néanmoins capables d'ajouter —ou d'enlever ! — quelques voix. Or il arrive qu'une élection se joue à une ou deux voix près... Il ne faut donc rien négliger. Jean est soutenu par la comtesse de Fels.

En 1975 arrive le jour de l'élection. Jean Bernard est candidat au fauteuil de Marcel Pagnol contre Jean Dutourd. Vers onze heures du matin, il reçoit un appel téléphonique d'une chaîne de télévision : on veut filmer son attitude du résultat ! A quoi bon un tel exhibitionnisme ? Il refuse sèchement.

A treize heures quarante-cinq, on dépouille le premier tour du scrutin. La majorité absolue est à dix-sept voix. Jean Dutourd obtient seize voix, Jean Bernard quinze et on compte trois bulletins blancs. Jean Bernard commence à se résigner... Et puis, au deuxième tour, surprise : il obtient dix-huit voix, contre quinze à Jean Dutourd. Ce dernier a plus tard raconté comment il avait deviné qu'il n'était pas élu en voyant partir les voitures de la télévision qui stationnaient sous ses fenêtres...

Pour Jean Bernard, au contraire, c'est le succès. Tous les académiciens viennent le féliciter, qu'ils aient voté pour lui ou non —c'est la tradition...

Reste à se procurer le costume et l'épée. Le costume, dont le dessin fut créé par le peintre David, est brodé à la main et vaut plusieurs milliers de francs. Il est à la charge du nouvel élu. On murmure que certaines veuves d'académiciens proposent parfois un costume d'occasion...

Chaque épée est une oeuvre d'art, pièce unique conçue par un créateur de renom. Elle doit caractériser son propriétaire par certains symboles qui forment une sorte de blason. Pour Jean Bernard ces problèmes sont d'avance résolus : son costume et son épée seront ceux de son élection à l'Académie des Sciences en 1972.

Pour l'épée, ce sont ses amis qui se sont cotisés et c'est le peintre Olivier Debré qui en a reçu la commande. L'artiste a rendu visite au médecin :

— Surtout, insiste Jean Bernard, ne fais pas comme ce qu'on voit habituellement, une épée pleine de motifs... La clarté, la simplicité avant tout...

Debré a sculpté pour tout symbole... la forme d'un globule rouge. Jean Bernard était ravi.

Il faut maintenant écrire l'éloge du prédécesseur, Marcel Pagnol. Le délai entre l'élection et l'audition du nouvel académicien est de sept ou huit mois.

Jean Bernard emporte à la campagne les œuvres complètes de Pagnol. Il les lit deux fois de suite puis rédige et peaufine le texte destiné à l'assemblée des Immortels... Mais avant ce cérémonial il doit présenter son écrit à une commission destinée à l'évaluer.

Pourquoi le nouvel académicien est-il encore considéré comme un élève devant passer un examen ? C'est la faute à Chateaubriand !

En effet, lors de la réception de celui-ci à l'Académie en 1811, il se livra à une critique acerbe de Napoléon Premier, qui avait pourtant imposé son élection. L'Empereur entra dans une colère furieuse et exigea désormais que tout nouvel académicien, une semaine avant sa réception officielle, soumettrait son discours à l'agrément d'une commission. En fait il s'agit aujourd'hui d'une simple formalité : on veille surtout à ce que le discours ne soit pas trop long.

Le grand moment arrive enfin. L'élu en grande tenue, l'épée au côté, s'adresse à ses pairs.

Le discours doit impérativement être lu et non prononcé comme pour une conférence. Jean Bernard n'a jamais lu ses cours devant ses élèves, il trouve le procédé antipédagogique et soporifique. Mais il se plie au protocole et fait semblant de lire son texte. Au bout d'un moment, levant les yeux, il voit un auditeur qui lit un journal !.. S'ennuie-t-il à ce point ?.. Mais il comprend bientôt qu'il s'agit du Monde qui publie le jour même le discours du nouvel élu. Cet auditeur un peu dur d'oreille lit le discours tout en l'écoutant...

A l'éloge de Marcel Pagnol par Jean Bernard succède l'éloge de Jean Bernard par Etienne Wolf. Jean remarque alors que s'il est d'usage de parer le mort de toutes les vertus, on se permet de taquiner un peu le vivant... Plus tard, quand il recevra à son tour Michel Debré sous la Coupole, il lui fera dans son discours cette réflexion : “Vous avez été fier de poser la première pierre de la Tour Montparnasse. N'eût-il pas été raisonnable d'en rester à cette première pierre ?”

Tous les jeudis, depuis lors, Jean Bernard participe à la séance du dictionnaire. Il s'agit de définir les mots le plus précisément possible. Le plus difficile est de faire tomber d'accord deux spécialistes du même domaine. Ainsi chaque définition d'un terme religieux important donne lieu à d'infinis débats entre Jean Guitton et le Père Carré.

Outre la commission du dictionnaire, Jean Bernard participe aussi à la commission des oeuvres sociales de l'Académie.

Par ailleurs il est membre de plusieurs Académies étrangères :

— l'Académie du Maroc, créée par Hassan II, qui compte soixante membres dont trente marocains et trente non-marocains parmi lesquels figure Neil Armstrong, le premier homme qui mit le pied sur la Lune et l'archiduc Otto de Habsbourg, descendant direct de Charles Quint,

— l'académie de médecine de Belgique,

— les Académies d'Argentine, du Chili, du Brésil, de Grèce, de Bulgarie, de Roumanie, de Serbie et d'Argentine,

— l'Académie des sciences d'Australie, dont il est le premier membre non anglophone.

Heureusement elles exigent moins d'assiduité que l'Académie Française qui est sans doute parmi toutes ces institutions celle que préfère Jean Bernard. Cette préférence peut se comprendre

: son élection sous la Coupole ne consacre-t-elle pas le rapprochement de ses deux vocations de jeunesse : la science et la littérature ?

## L'écriture

Parallèlement à sa carrière médicale, Jean Bernard a toujours écrit. Le plus souvent ses ouvrages traitent de sujets médicaux mais il a aussi consacré un livre plein de sensibilité et de poésie à son cher jardin du Luxembourg.

Que ce soit en vers classiques ou en vers libres il prend plaisir à écrire des poèmes. Il se laisse guider par le rythme qui chante dans sa tête et, généralement, ne corrige pas son premier jet.

Ainsi il trouve les accents d'un poète romantique pour célébrer en un sonnet parfaitement régulier le village de Charente où il passe ses vacances, Aizecq :

*Ô douce joie, ô joie d'un autre monde,  
Avant, après le départ, le tourment  
De rêver deux, allongés tendrement  
Quand vient la nuit sur la terrasse ronde  
Ô pur présent, infinité féconde  
Qui donne vie à notre apaisement,  
Calme étendue où fond l'accablement  
Brusque plongée au plus secret de l'onde  
Le moissonneur exhausse encore sa gerbe  
Et lentement chemine parmi l'herbe  
Le jeune enfant qui garde les troupeaux*

*Nous avons su, nous saurons les attentes,  
Mais vois, ce soir, les coteaux de Charente  
Nous font le don de l'oublieux repos*

Il a aussi écrit un roman, “*La soirée de Volnerange*”, qui paraîtra à titre posthume, autant parce qu'il le juge assez médiocre que parce qu'il fait référence à des personnes réelles qui n'y sont pas forcément représentées à leur avantage...

Il a toujours pensé que l'exercice de la médecine se rapproche de la littérature. Le point commun est l'écoute de l'autre. Chez Tchekov qui fut médecin, on trouve cette attention aux gens ordinaires, cette compassion, parfois amusée mais jamais cruelle, qui font la valeur de ses nouvelles.

C'est aussi avec le souci de la formule exacte que Jean Bernard tente de décrire cet état qu'il connaît aujourd'hui : la vieillesse.

Loin de se révolter contre elle, comme le général de Gaulle qui reprenait la formule prêtée à Louis XIV : “La vieillesse est un naufrage”, Jean Bernard, fidèle à lui-même, observe et réfléchit. D'abord, en scientifique, il constate que la question de la vieillesse est relativement... jeune. Le prolongement de la vie est l'un des acquis —et l'un des problèmes— les plus importants de notre société actuelle. Les vieillards des pièces de Molière étaient âgés seulement d'une quarantaine d'années. Et Louis XV, relevant de maladie, se faisait présenter des “vieillards de quarante-six ans” pour se persuader qu'il pouvait envisager de vivre encore longtemps... Il faut dire que jusqu'au XVII<sup>ème</sup> siècle l'espérance de vie n'excédait pas trente ans. Nous avons gagné plus de cinquante années de vie en cinq siècles, et le plus gros de celles-ci pendant les cent dernières années.

Cette progression se poursuivra-t-elle ? Jean Bernard en doute, et d'ailleurs il ne pense pas que cela serait souhaitable. Barjavel, dans “*Le Grand Secret*”, Borges, et bien d'autres écrivains nous mettent en garde contre ce cauchemar que serait une société d'immortels. La mort est indispensable au renouvellement de la vie, de la culture, de la société. Les premiers êtres vivants

sur notre planète ne mouraient pas, mais restaient fixés à un stade primitif. C'est l'apparition de la reproduction sexuée qui rendit la vie plus riche, plus variée, en un mot, plus intéressante. Mais le sexe et la mort sont indissociables dans l'évolution des espèces. Beau sujet de méditation...

S'il est vrai, comme le prétend Goethe, que "vieillir, c'est se retirer progressivement des apparences" pour se rapprocher de l'essentiel, la vieillesse peut être vue comme une dernière chance qui nous est offerte pour donner un sens à notre vie et atteindre la sagesse. Encore faut-il veiller à conserver la curiosité pour le monde et la capacité d'étonnement.

Chez Jean Bernard, le grand âge n'a pas interrompu l'activité intellectuelle, qui reste soutenue et entretenue. La pratique quotidienne de la marche à pied le maintient en bonne condition physique. Il dégage encore une telle impression de force vitale que lorsqu'il traverse le Jardin du Luxembourg les passants qui le reconnaissent n'osent pas l'aborder...

Il ne se paie pourtant pas d'illusion, et affirme que les grandes découvertes scientifiques sont le fait d'hommes âgés de moins de trente ans. Les artistes, par contre, peuvent réaliser leurs chefs-d'oeuvre très tard...

Il aborde son propre vieillissement avec philosophie. Il fait remarquer avec malice que l'une des caractéristique du grand âge est que l'on vous demande d'écrire des préfaces et de décorer des amis. Un jour, aussi, il s'est rendu compte, à certains sourires complices, que ses fils le laissaient gagner quand il jouait au tennis avec eux...

Il aime, à ce propos, citer Disraeli, qui distinguait trois périodes dans la vieillesse : dans la première période on est le seul à se rendre compte qu'on est moins brillant qu'avant. Dans la deuxième, l'entourage commence aussi à s'en apercevoir. Dans la troisième période, enfin, l'entourage seul s'en rend compte...

La sagesse, l'humour, aident à supporter les désagréments physiques qui accompagnent le grand âge. Nous nous allégeons avant d'accomplir le grand voyage. Je pense à ce conte africain qui compare les hommes à des courges : au début, la courge est lourde, elle adhère à la terre sur laquelle elle pèse de tout son poids ; puis, à mesure que les années passent, elle se vide peu à peu, si bien qu'à la fin, elle devient un instrument où le vent de l'infini peut chanter...

Ainsi, ce n'est pas un hasard si, au soir de sa vie, Jean Bernard retrouve la littérature qui a nourri sa jeunesse, et emprunte, pour nous léguer son savoir, les chemins de la poésie : “Le dernier temps de ma vie, dit-il, ressemble à un crépuscule plein d'étranges lumières qui aident à comprendre le passé devenu un espace que la mémoire parcourt.”

### L'Avenir de la médecine

Il ne faudrait pas imaginer le professeur Jean Bernard tourné entièrement vers le passé. Il se passionne toujours pour l'avenir de la médecine. Quel sera son visage ?

Selon Jean Bernard les hommes ne vont plus mourir des maladies traditionnelles mais de vieillesse. Resteront les accidents, l'arrivée de maladies nouvelles (tous les cinquante ou cent ans arrive une nouvelle maladie), les maladies génétiques, les maladies propres au tiers-monde et les maladies du cerveau (très peu de progrès ont été réalisés dans ce domaine).

En ce qui concerne les troubles du psychisme, Jean Bernard ne croit pas à la psychanalyse : “Je n'ai jamais vu un seul malade guéri par cette méthode.”

La médecine de l'avenir voit s'ouvrir devant elle de vastes chantiers. Elle sera aussi soumise à des défis redoutables. Un exemple actuel, cité par Jean Bernard, permet de l'illustrer.

Dans les îles proches des rivages de la Méditerranée on rencontre fréquemment une anomalie congénitale de l'hémoglobine, connue sous le nom de thalassanémie, ou, pour faire court, thalassémie. La maladie est bénigne lorsqu'elle est héritée d'un seul des deux parents. Lorsqu'elle est héritée des deux elle devient très grave : les enfants qui en sont atteints meurent au début de l'adolescence après de nombreux et coûteux séjours à l'hôpital. Le prix de ces soins est tellement élevé qu'il engloutit entièrement le budget de la santé publique dans des îles comme

Chypre et la Sardaigne. Il ne reste rien pour traiter, par exemple, les autres maladies de l'enfance qui sont curables. Une décision grave a donc été prise par les autorités médicales et administratives de ces deux îles : elles ont recommandé le diagnostic prénatal et l'interruption de grossesse dans le cas où la forme grave de la maladie est détectée dans l'embryon.

Pourtant, un traitement est possible : une greffe de moelle osseuse permet de guérir les enfants atteints de thalassémie. Mais cette greffe coûte cinq cent mille francs ce qui exclut de la généraliser à tous les cas. Cependant les progrès du génie génétique permettent d'espérer que l'on découvrira bientôt d'autres voies de guérison pour traiter cette anomalie de l'hémoglobine. A condition cependant de chercher... Car si l'on considère que le problème est résolu par le diagnostic prénatal, à quoi bon chercher à soigner la maladie ?

La médecine, face à des difficultés de ce type, se trouve confrontée à un problème moral redoutable (qu'on l'appelle aujourd'hui "un problème éthique" ne change rien à l'affaire). Deux voies s'offrent à elle : ou bien soigner et guérir à tout prix en appliquant à la lettre le serment d'Hippocrate, ou bien supprimer le problème posé par la maladie en éliminant in utero les malades potentiels, ce qui s'apparente à l'eugénisme.

Face à ce choix crucial, Jean Bernard ne réagit pas en idéologue mais en humaniste pragmatique, il admet la décision des autorités sardes et chypriotes mais considère qu'il s'agit là d'une situation provisoire, d'un moindre mal qui ne peut en aucun cas être envisagé comme une solution définitive. Une fois encore il s'agit de ne pas se résigner à la défaite. Il faut continuer le combat contre la thalassémie jusqu'à la victoire, c'est à dire jusqu'au moment où il ne sera plus nécessaire de supprimer les embryons qui en seront atteints. Et c'est bien là, sans doute, la façon de respecter dans l'esprit l'intention du vieil Hippocrate...

Cette attitude à la fois réaliste et rebelle à tout abandon de l'idéal médical, Jean Bernard l'adopte aussi face à la question douloureuse et controversée de l'euthanasie.

Pour lui, l'euthanasie est le type même du faux problème. On ne peut trancher la question une fois pour toute sur un ton doctoral. Chaque cas est un cas particulier. Il cite un fait révélateur. Un jour, alors qu'il soigne un riche banquier leucémique âgé de quatre-vingt-six ans, il est

contacté par les fils de celui-ci. Ils refusent l'intervention prévue sur leur père, jugeant qu'à son âge un stimulateur cardiaque est superflu et qu'il vaut mieux laisser s'éteindre paisiblement le vieil homme. Jean Bernard passe outre et pose le pace-maker. Il apprend peu après que le banquier a aussi une petite-fille encore mineure, enfant d'une fille décédée. Or, le testament stipule que si la jeune fille est mineure à la mort du père, les deux fils recueilleront la fortune, tandis que dans le cas contraire c'est elle seule qui héritera. La démarche des deux fils était donc inspirée par tout autre chose que le souci humanitaire. Le banquier a vécu encore sept ans et sa petite-fille a hérité.

Par ailleurs l'exemple de la Hollande, où la législation concernant l'euthanasie a été assouplie, n'est guère convaincant.

C'est rendre un mauvais service à la médecine que de lui demander d'assumer et de justifier les solutions qui nous facilitent la vie, surtout si elles aboutissent à un arrêt de mort.

Mais la médecine c'est d'abord le médecin ! Que sera-t-il donc ce médecin du futur ? Un simple interprète du travail réalisé par des machines et des chercheurs toujours plus spécialisés ?

Jean Bernard se souvient d'une anecdote révélatrice. Il y a quelques années un ancien élève l'appelle en consultation pour un cas difficile. Ils se penchent ensemble sur les résultats d'examens, les radios, discutent de la situation... Après quoi le jeune médecin se lève et, désignant la chambre où se trouve le malade, dit avec lassitude :

“Et maintenant, allons faire les gestes”... Comme si le contact avec le malade était une simple formalité privée de sens... Or, dans ce cas précis, l'entretien avec le malade a révélé des informations capitales sur son état.

Jean Bernard n'a jamais cessé d'insister sur l'importance de ce lien humain qui remonte à l'aube de la médecine, à ses premiers principes définis par Hippocrate. Cette écoute attentive du malade, Georges Duhamel l'appelait “le colloque singulier”. La médecine du futur, sous peine de perdre son âme, ne peut pas, ne doit pas y renoncer. L'entretien sera toujours indispensable : les travaux du professeur Jean Dausset sur l'originalité de chaque personne viennent renforcer ce principe.

Il faut donc lutter contre certaines tendances de la médecine actuelle qui vont dans le sens d'une déshumanisation. Ainsi une " innovation " apparue aux Etats-Unis consiste à donner aux malades un questionnaire à remplir. On oublie alors que chaque malade est un cas particulier et même, au-delà du cas, un être particulier.

Jean Bernard a eu lui-même à subir les dérapages d'une certaine médecine "à l'américaine".

Un jour, à Washington où il se trouve pour un congrès, il est appelé au téléphone par un médecin français ayant émigré aux Etats-Unis et qui souhaite le rencontrer. Un rendez-vous est pris. Le lendemain il se rend à l'adresse indiquée qui est en fait celle de l'hôpital où exerce ce médecin. Là, on le prend pour un malade. Par curiosité il se laisse faire. On lui fait remplir des fiches, il passe d'un bureau à un autre, répond à toute une série de questions. Pour finir on lui présente une note à payer.

Il demande alors quand il verra le docteur. On lui répond : "Vous ne le verrez pas mais il lira attentivement votre dossier". Il révèle à ce moment-là qui il est, ce qui crée un certain embarras...

A la question : si vous aviez vingt ans, quelle médecine pratiqueriez vous ? Jean Bernard hésite à répondre.

Il serait sans doute attiré par la médecine du système nerveux, encore pleine d'énigmes, mais aussi par un domaine plus inattendu car plus banal en apparence : le traitement des maladies de gravité moyenne : migraines, palpitations, sciaticques...

La médecine du futur devra s'attaquer à ces maladies si répandues. Bien sûr, la médecine qui s'y consacre n'atteint pas le niveau de la recherche "noble" engagée dans la lutte contre les fléaux de l'humanité mais plus la vie se prolongera et plus il sera important de soulager les malaises communs. C'est aussi une grande mission pour la médecine de l'avenir.

S'il fallait retenir une seule formule pour guider cette médecine du futur, je ne pense pas trahir la pensée du professeur Jean Bernard en disant qu'elle serait celle ci : face au malade, il ne faut jamais oublier l'être humain. Une attitude que résume si bien, dans le vieux cimetière de Salzbourg, l'épithaphe de Paracelse : "Toute la médecine est amour." La vie et l'oeuvre de Jean

Bernard le démontrent et le prouvent.

Paris, le 15 février 2000

Comme il a été précisé dans le prologue, il m'est arrivé à plusieurs reprises de compléter ma modeste perception de l'homme de science en m'inspirant des livres remarquables dont il est l'auteur et dont les titres suivent. La lecture de ces ouvrages sera profitable à tout lecteur curieux de mieux connaître l'homme, le médecin et le chercheur.

M.M.

— *Médecin dans le siècle* - Robert Laffont

— *Vieillir, Entretiens avec Antoine Hess* - Calmann-Lévy

— *Les deux privilèges* - Flammarion

— *Rêveries d'un promeneur solitaire dans le jardin du Luxembourg* - Buchet-Chastel

— *L'avenir de la Médecine* - Buchet-Chastel

— *Circonstances* - Buchet-Chastel